REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXV | Tome I | Avril 1959

Communion

Mon Dieu que vous avez de patience
De m'attendre et pardonner
Je suis né au coin de ma vie
Que vous avez choisie
J'ai tout fait pour vous déplaire
Je me suis révolté contre votre bonté
Qui m'accablait
Aussi vous connaissez ma faiblesse
Et cette honte que je trouvais
De vous admettre dans votre perfection
D'y comparer mon joug

Vous m'avez tout donné
Même ce regret de vous offenser
Et je vous demande encore
Je vous demande de me recréer
Selon votre idée
Faites que je ne puisse
Jamais plus refuser
Ce don que vous avez fait de votre Etre
Pour me sauver
Je vous demande
Grâce suprême
De toujours pouvoir vous adorer
Et vivre de votre amour.

Jean ROUSSEAU

Propos sur la Miséricorde

Ainsi fut créé l'homme : « à l'image et à la ressemblance de Dieu » (*Genèse*, 1, 26). C'est dans un tel état de splendeur, que nous appelons aujourd'hui l'état de grâce, qu'Adam sortit des mains de son Créateur et fut installé au paradis terrestre pour y vivre, en travaillant, dans l'intimité de Dieu. Ce que suggère magnifiquement le texte sacré lorsqu'il mentionne la présence divine, alors que Dieu descendait dans le jardin, à l'heure de la brise du soir, pour y converser familièrement avec son fils Adam. L'heure de la brise du soir, quand la chaleur du jour est tombée et que l'on recommence à vivre, c'est, dans tout l'Orient, l'heure des rencontres d'amitié. La ressemblance divine ne détruit pas les lignes de force de cette nature humaine que Dieu a faite spirituelle, à son image, mais au contraire leur donne du relief et rend possible un épanouissement intégral de toutes les aspirations humaines, bien qu'à un plan supérieur, celui d'une vie divine partagée et vécue dans le mystère des trois Personnes. Ce que le vocabulaire de l'Eglise qualifie, depuis longtemps déjà, de « surnaturel », pour en désigner à la fois le caractère gracieux, et le dépassement infini qu'il assure, dans les lignes dominantes, pourtant, de la nature de l'homme.

Or, il s'est passé quelque chose d'effroyable. Un drame aux conséquences incalculables s'est déroulé aux origines de l'humanité. L'homme, par sa faute, a perdu la ressemblance divine. Il se trouve réduit en l'état d'une image qui ne ressemble plus à Celui dont il reste, pourtant, l'image, car il ne peut perdre sa nature humaine. Par ses traits essentiels : le pouvoir de connaître et d'aimer, sa liberté, son immortalité, l'image évoque toujours son Modèle. Mais ses traits manquent désormais de relief et l'évocation reste lointaine. Déformés, car ils furent ressemblants, ils protestent encore que l'image a dû être très belle. Il existe un mot dans la langue française pour définir une image qui, par certains traits reconnaissables, indique sans erreur possible de qui elle est l'image, alors que ces traits, dans l'ensemble, seraient grotesquement déformés :

on appelle cela une caricature. Rien n'est plus hideux, navrant, qu'une caricature. On en rit, on devrait en pleurer. D'image à la ressemblance de Dieu, l'homme se trouve réduit, par sa faute, en l'état informe d'une image qui a perdu la ressemblance, une pauvre caricature de Dieu.

Et Dieu supporterait en sa présence une caricature de ce qu'il est ? Comment admettre qu'il puisse se reconnaître dans sa caricature, qu'il y retrouverait ses perfections infinies ? Ne serait-ce pas se déclarer semblable à cette caricature, la reconnaître pour véridique, et cesser, du coup, d'être Dieu ? Il faut qu'il détourne la tête, qu'il éloigne de ses yeux cette pauvre chose informe. Il ne peut supporter, si peu que ce soit, une caricature de Lui-même en face de Lui. Au nom de ses perfections infinies. La présence de l'homme créé par Lui en état de splendeur, à son image et à sa ressemblance et qui par sa faute, a perdu tout trait de ressemblance, lui est intolérable. Il le chasse loin de sa face et c'est, pour l'homme, irrémédiable. Il faudrait que la caricature retrouve la ressemblance perdue. Mais ce n'est pas au pouvoir de l'homme, car la ressemblance consiste en un cadeau gratuit, et donc surnaturel, que Dieu seul peut faire. Et voilà l'homme condamné, sans espoir, à ne pouvoir se rendre la ressemblance perdue, à rester, à jamais, caricature de Dieu et donc insupportable à Dieu. La situation est sans issue, définitive. Dieu ne tolère point cet être qui ne renvoie plus de lui qu'une image menteuse. Car Dieu est Vérité. Telle est sa nature même et il ne peut renoncer à ce qu'Il est. Il se soustrait à l'homme, définitivement.

Condamné à vivre pour toujours loin de Dieu, à n'être point fini, seul de toutes les créatures, l'homme est un raté et le reste éternellement. De savoir qu'il était créé à la ressemblance de Dieu et que, par sa faute, l'ayant perdue, il ne peut se la rendre, ouvre en lui une source intarissable de désespoir. Condamné, et il le sait bien, à vivre éternellement dans le lointain de Dieu alors qu'il était fait pour partager la vie divine dans le mystère de connaissance et d'amour des trois Personnes, l'homme est voué à la privation totale et définitive de Dieu qui en fixe la condition de damné. C'est aussi pourquoi l'enfer, en son essence même, qui est celle du péché arrivé à maturité, ne peut être qu'éternel.

Mais Dieu a eu pitié. On connaît l'histoire du pharisien et du publicain relatée par l'Evangile de Luc (LUC, 18, 10-14). Peut-être n'a-t-on jamais réfléchi aux significations profondes qu'elle implique. Il se peut d'ailleurs que ce fut une histoire vraie, car Jésus enseignait alors dans le Temple, entouré de ses disciples. Peut-être n'a-t-il fait que dévoiler ce qui se déroulait non loin d'eux, à l'instant même. « Deux hommes montaient au Temple à l'heure de la prière. L'un était pharisien », une sorte de maître ès-sciences religieuses croyant posséder le sens exclusif de l'interprétation vraie des Livres saints, moraliste rompu à l'appréciation rigoriste des moindres fautes, minutieux observateur de la Loi, bref une espèce de puritain doublé d'un redoutable casuiste. « L'autre était un publicain » : un percepteur de taxes pour l'occupant romain détesté qui écrasait de sa lourde machine militaire et économique le peuple de Dieu. Ce genre d'homme, universellement honni, était considéré par les Juifs comme pécheur public et mis au ban de la nation. L'entrée des synagogues lui était interdite et son seul contact provoquait une impureté légale. Il était si facile de s'enrichir de la ruine des autres ; il suffisait de majorer les tarifs pour s'emparer tranquillement de la différence, sans coup férir, sûr de l'impunité. Car, si l'on refusait de payer, une dénonciation au pouvoir d'occupation pouvait entraîner les plus néfastes conséquences pour les personnes ou pour les biens, au profit d'un percepteur dont l'occupant louait tout haut les mérites. Si l'on déférait ce dernier au pouvoir occupant, on risquait plus encore, car l'on pouvait se voir convaincu de faux témoignage, l'administration romaine fermant délibérément les yeux sur les exactions de ses fonctionnaires, pourvu que l'argent rentre. La vengeance était à craindre, d'autant qu'elle pouvait se donner libre cours, sous couleur de collaboration avec le régime d'occupation.

Le pharisien, très digne, après avoir traversé la vaste esplanade réservée aux païens, puis la cour des femmes, entra dans l'enceinte d'Israël et s'approcha tout près de la balustrade qui la séparait du parvis des prêtres, nous dirions aujourd'hui : la table de communion. Là, tout

près du sanctuaire, « la tête haute, il priait ainsi en lui-même : mon Dieu, moi — belle prière qui commence par : moi ! — je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes ». Voyez le menteur, et qui fait de Dieu un menteur, selon ce qui est écrit en la première lettre de saint Jean : « Si nous prétendons n'avoir pas péché, nous sommes des menteurs, et la vérité n'est pas en nous... Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous faisons de Dieu un menteur et sa parole n'est pas en nous » (I Jean, 1, 8-9). Ce pharisien est un pécheur, comme tout le monde. Il est déjà insupportable à Dieu, dont il n'est, comme les autres, qu'une pauvre caricature. Comment Dieu pourrait-il entendre sa prière ? Il ne s'est pas mis dans la vérité devant Dieu. Après ce beau début, il peut dire ce qu'il voudra : sa prière n'atteindra pas Dieu et Dieu ne l'écoute plus, car Dieu est Vérité. Cet homme burlesque, repu et satisfait de lui-même, dont la prière proclame qu'il est riche et n'a besoin de rien, ne s'aperçoit pas qu'il est « pauvre, et misérable, et piteux, et aveugle et nu » (*Apocalypse*, 3, 17). Il ose protester de sa vertu comme d'un titre à la gratitude de Dieu, car, dit-il, il n'est « ni rapace, ni voleur, ni adultère comme le reste des hommes ». Voire : il y a dans l'Evangile de Jean une histoire de femme adultère traînée devant Jésus et que les pharisiens, précisément, avaient décidé de lapider. Et quand Jésus eût commis à ceux qui étaient sans péché le soin d'exécuter la sentence, ils s'en étaient allés, l'un après l'autre, « à commencer par les plus vieux » (Jean, 7, 9). En tous cas, celui-ci continue d'étaler ses nombreux mérites : « Moi — encore ! — je jeûne deux fois la semaine ». Que veut-il que cela fasse à Dieu, un peu plus ou un peu moins de nourriture ? Dieu n'a point de corps ; il ne mange pas ni ne boit : « Je ne prendrai pas de ta maison un taureau, ni de tes bergeries des boucs. Car tout fauve des forêts est à moi, les animaux sur mes montagnes par milliers ; je connais tous les oiseaux des cieux, toute bête des champs est pour moi. Si j'ai faim, je n'irai pas te le dire, car le monde est à moi et son contenu. Vais-je manger la chair des taureaux, le sang des boucs, vais-je le boire ? Offre à Dieu un sacrifice d'actions de grâce, accomplis tes vœux pour le Très-

Haut, appelle-moi au jour de l'angoisse, je t'affranchirai et tu me rendras gloire » (*Psaumes*, 49, 9-15). C'est à l'homme qu'une telle privation peut apporter quelque chose, lorsqu'elle est inspirée par un mouvement de pénitence, nourrie d'amour, pour compenser ses propres péchés ou ceux des autres. Mais tel n'est pas le cas de ce pharisien et le sport de la pénitence n'intéresse pas Dieu. « Moi — encore moi ! — je donne la dîme de tout ce que je possède ». Une pièce de monnaie en plus ou en moins, qu'est-ce que cela peut bien faire à Dieu ? Il n'a besoin de rien, n'a rien à vendre et rien à acheter. C'est à l'homme que cela profite, s'il se prive de son superflu et même de son nécessaire pour subvenir aux besoins du pauvre, dans le secret. « Je te rends grâces de ce que je ne suis pas... comme ce publicain », celui-là qui est entré en même temps que moi et se tient là-bas, en arrière, dans le portique d'entrée. C'est le comble : non seulement ce menteur, et qui fait de Dieu un menteur en osant proclamer qu'il n'a pas péché, ne se sent pas insupportable à Dieu dans son état d'horrible caricature de ses infinies perfections, mais il faut, dans son orgueil sans reproches, qu'il injurie jusque dans sa prière quelqu'un dont Jésus nous révèle aussi l'état d'âme : caché dans l'ombre du portique, derrière quelque colonne, « le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel ». Il se tait, lui, objet de colère, que Dieu ne peut subir en sa présence. Il se cache, comme Adam, après sa faute, dans le jardin d'Eden. Il n'ose pas lever les yeux, puisque son état, dont il a vive conscience, ne lui permet pas de regarder Dieu. Il se sait coupable et misérable, par sa faute. Il connaît le sens de son péché : celui d'un refus délibéré de Dieu. C'est aussi pourquoi « il se frappe la poitrine ». Quant à sa prière, son unique prière, la voici : « Mon Dieu, ayez pitié ; je ne suis qu'un pécheur ! » Et Jésus de nous le garantir : « En vérité, en vérité, je vous le dis : celui-là, le publicain, redescendit chez lui justifié ; mais pas l'autre » ! Qu'est-ce à dire : justifié ? Ayant retrouvé la ressemblance perdue par le péché : emportant, au lieu et place de sa misère, Dieu même ! Par quel miracle cela a-t-il pu se faire ? Par un miracle, car c'en est un, de la miséricorde infinie de Dieu. En se

mettant à sa vraie place devant Dieu, la place du pécheur qui se sait misérable, insupportable à son Dieu, le publicain s'est tenu pour responsable de sa misère qu'il étale toute entière devant sa Face ; puis, il a fait appel à la miséricorde sur cette misère : « Ayez pitié ! » Et sa prière, instantanément exaucée, fait disparaître la misère et lui donne Dieu !

Dans ce court récit, il nous est livré un des plus grands secrets de la montée chrétienne, celui qui, en nous révélant les profondeurs du cœur de Dieu, nous fournit le moyen le plus efficace et le plus rapide d'épanouir en nous, au mieux, la ressemblance divine. Faire appel à la miséricorde de Dieu, c'est infaillible : Dieu enlève la misère et se donne en échange. Qu'est-ce donc que la miséricorde ? C'est un mouvement du cœur qui consiste à s'émouvoir de la misère, puis à tout mettre en œuvre pour la faire disparaître au plus tôt, le plus radicalement possible. Si une pauvre femme, tenant son enfant sur les bras, frappe à notre porte un soir d'hiver et que, là, à genoux sur le seuil, elle nous prie d'avoir pitié sinon d'elle-même, dont la détresse est totale, du moins de son enfant qui n'a rien eu à manger depuis le matin, notre cœur ne se serre-t-il pas et n'avons-nous pas, toute affaire cessante, de souci plus pressant que celui d'enlever sur-le-champ l'effroyable misère qu'on vient de nous dévoiler ? Si la miséricorde, qui n'est, en nous, qu'une qualité de l'âme, une « vertu », a déjà tant d'emprise sur notre cœur, en Dieu la miséricorde est sa nature même. Si Dieu n'avait pas aussitôt pitié de la misère qui se révèle et se reconnaît pour ce qu'elle est : misère ; s'il ne faisait pas sur-le-champ tout ce qui est en son pouvoir pour la faire disparaître, il aurait cessé d'être Dieu. Il s'agit de la misère morale, bien entendu, car les desseins mystérieux de Dieu, en supportant, voire : en permettant la misère temporelle, nous restent inconnus. A partir du moment où l'homme, se reconnaissant pour ce qu'il est : une caricature de Dieu, décide d'occuper sa vraie place devant Dieu : celle d'un être misérable, insupportable à Dieu, et fait appel à la miséricorde de Dieu, il prend Dieu par son faible, si l'on peut dire, car, il le prend par son cœur, qui ne saurait faillir, et Dieu arrache cette misère pour se mettre à la place. Il

ne peut supporter en sa présence les traits mutilés de son image sans ressemblance ? Cette image, reconnaissant le caractère irrémédiable de la faute et la gravité de son état fait-elle appel à sa miséricorde infinie en le suppliant d'avoir pitié ? C'est plus fort que lui, en quelque sorte et la réponse est instantanée : Dieu rend aussitôt aux pauvres traits déformés toute la splendeur perdue, car Dieu ne peut que se donner Lui-même : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui-là est retourné dans sa maison justifié, mais pas l'autre » (Luc, 18, 14).

Il y a des saints qui ont compris cela, admirablement. Tout près de nous, la plus grande sainte, peut-être, des temps modernes : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont la « petite voie » n'est que l'offrande continuelle, à l'amour miséricordieux, de la misère, accepte définitivement d'être, devant Dieu, pauvre et sans force, avec un désir infini de le rejoindre et de l'aimer : « Je suppose que je suis née dans un pays environné d'un épais brouillard, jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature, inondée, transfigurée par le brillant soleil ; dès mon enfance, il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant du triste pays où je suis, c'est une réalité certaine car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre trente-trois ans dans le pays des ténèbres ; hélas ! les ténèbres n'ont point compris que ce divin Roi était la lumière du monde... Mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi le voient luire enfin... » (*Manuscrits autobiographiques*, pp. 250-251). « Il me semble que l'Amour me pénètre et m'environne, il me semble

qu'à chaque instant cet Amour miséricordieux me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché, aussi je ne puis craindre le purgatoire... Je sais que par moi-même je ne mériterais pas même d'entrer dans ce lieu d'expiation, puisque les âmes saintes peuvent seules y avoir accès, mais je sais aussi que le feu de l'Amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire... » (*id.*, p. 211). « ... ne pouvant planer comme les aigles, le pauvre petit oiseau s'occupe encore des bagatelles de la terre. Cependant après tous ses méfaits, au lieu d'aller se cacher dans un coin pour pleurer sa misère et mourir de repentir, le petit oiseau se tourne vers son Bien-Aimé Soleil, il présente à ses rayons bienfaisants ses petites ailes mouillées, il gémit comme l'hirondelle et dans son doux chant il confie, il raconte en détail ses infidélités, pensant dans son téméraire abandon acquérir ainsi plus d'empire, attirer plus pleinement l'amour de Celui qui n'est pas venu appeler les justes mais les pécheurs... » (*Id.*, pp. 234-235). « Je sens que si par impossible, tu trouvais (Jésus) une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie... » (*Id.*, p. 237). Occuper sa vraie place devant Dieu : celle du pécheur ; étaler sa misère sous ses yeux en lui demandant de la prendre en pitié, c'est toujours, infailliblement, attirer sur soi l'immense amour de Dieu parce que c'est prendre le Bon Dieu par son cœur, dont on est sûr, dans la foi en son amour. Il ne peut résister à pareil appel, c'est sa nature même d'y répondre aussitôt.

Ceci définit l'attitude primordiale du pécheur qui veut se rapprocher de Dieu, c'est-à-dire de tout homme qui veut rencontrer Dieu. Il lui faut, avant toute autre chose, se mettre humblement à sa vraie place devant Dieu. Les spirituels de tout temps ont toujours dit que le premier acte en face de Dieu doit être un acte d'humilité. L'humilité consiste à reconnaître loyalement la vérité de son état sous le regard de Dieu ; elle commande l'attitude simple et vraie du publicain de la parabole évangélique. N'osant lever les yeux, courbé vers le sol, confessant par son attitude même la perte de ressemblance qui le rend insupportable à Dieu ; à la

dernière place et se frappant la poitrine pour marquer son éloignement de Dieu et prendre la responsabilité de son état, il dit : « je suis un pécheur ». Tout est possible, alors, et, cessant de regarder sa misère, il peut lever des yeux pleins de confiance vers le Visage du Père pour implorer sa miséricorde : « ayez pitié » ! Et Dieu apparaît au sein de la misère, la prend sur Lui pour l'anéantir dans son amour et rend à l'homme pécheur la ressemblance perdue. Tel est le sens du mystère de l'Incarnation. Dans sa miséricorde, qui est sa nature même, Dieu ne peut supporter la misère étalée devant Lui. Il faut qu'il l'enlève. Alors, pour parler comme saint Paul, dans « son trop grand amour » il livre son Fils pour sauver le monde. Dieu n'est pas venu dans le monde, en effet, pour ceux qui prétendent n'avoir point besoin de médecin : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu » (Luc, 19, 10) ! L'Incarnation, c'est Dieu Lui-même au sein de la misère : Emmanuel, Dieu-avec-nous, fait misère, et malédiction, et péché, pour nous.

Si le péché de l'homme est un fait historique et le texte qui nous en fait le récit doit être considéré comme appartenant en quelque manière au genre historique, l'Incarnation du Fils de Dieu, « cette preuve éclatante de l'immense amour de Dieu pour les hommes » (S. Paul, *Romains*, 5, 8), est, aussi, un fait et ce fait porte un nom : celui de Jésus. Quant aux textes évangéliques qui nous en font le récit, ils appartiennent, tous, au plein sens du mot, au genre historique. On ne peut définir ce qu'est l'homme devant Dieu : un être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu et qui, par sa faute, a perdu la ressemblance, se muant du coup en caricature de Dieu, dans la splendeur première, « créé de façon admirable, mais recréé de façon plus admirable encore » (*Offertoire de la messe romaine*). Entre Dieu qui seul peut donner un sens à la vie humaine, et l'homme pécheur qui, après son refus de Dieu, n'a plus de sens, il y a le fait de l'Incarnation de Dieu : voilà ce qu'a fait la miséricorde. Dieu, à la lettre, endossant la misère de l'homme, se faisant, par amour, ce qu'était devenue son image pour détruire à jamais, dans sa propre chair, la caricature en laquelle elle s'était constituée et lui rendre

à nouveau le cadeau désirable de la ressemblance divine. L'amour a fait cela : entre l'homme pécheur dont le sens est d'aller vers Dieu et Dieu vers qui il ne peut plus aller, l'ayant refusé par son péché, il y a cette merveille inventée par la toute-puissance de la miséricorde infinie : le Christ-Jésus. Le Christ par qui Dieu vient jusqu'en l'homme afin de le restaurer en ressemblance divine ; par qui, avec qui et en qui l'homme atteint Dieu et entre dans les profondeurs du Mystère afin d'en partager à nouveau la vie. Le Christ qui « nous a rachetés de la malédiction de la Loi, étant devenu lui-même malédiction pour nous, suivant ce qui est écrit : il est maudit celui qui pend au gibet » (S. Paul, *aux Galates*, 3, 13) ; « Lui qui n'avait pas connu le péché et que Dieu, pour nous, a fait péché (c'est-à-dire a constitué en ce qu'était le péché : caricature de Dieu qui fut, en lui, traitée comme telle) afin que nous devenions, nous, justice de Dieu en Lui » (*II Corinthiens*, 5, 21) : « Jésus-Christ, le juste, victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour nos péchés, mais aussi pour ceux du monde entier » (I Jean, 2, 2).

On ne peut comprendre ce qu'est l'homme devant Dieu sans faire appel à ce qu'a fait de lui la miséricorde divine. Le Mystère de l'Incarnation rédemptrice apparaît alors dans la profondeur insondable de l'amour de Dieu pour les hommes, et la Personne de Jésus se révèle au centre de l'économie divine du salut de l'humanité. Entremoi, dont la destinée est d'aller vers Dieu, et Dieu vers qui je vais, il y a le Christ-Jésus, Fils de Dieu incarné par amour. Et c'est un grand mystère ; celui, sans doute, qui nous touche de plus près, « mystère demeuré secret depuis l'origine, dans le passé, mais maintenant manifesté aux chrétiens » (*Colossiens*, 1, 26).

Benoît Pruche, o. p.

Ottawa, Collège Dominicain.

Quel type de laïc militant nos institutions canadiennes-françaises ont-elles formé?

Un groupe d'élèves de l'*Institut de Sciences Religieuses* de l'Université de Montréal, comprenant des religieux, religieuses et instituteurs laïques, assemblés pour un *Séminar*, ont formulé sur ce sujet un certain nombre d'observations qui nous paraissent dignes de retenir l'attention. Nous les ferons suivre de quelques considérations personnelles. Le tout sous le signe de la concision, et dans le but de discuter honnêtement un grand problème, plutôt que de le résoudre [1].

1) Chapitre du *voir* : quel est le comportement social du laïc formé par nos institutions ?

On fait, à titre de sondage, le relevé d'un groupe d'hommes, dans la trentaine, comprenant sept professionnels, dont 2 médecins, 2 avocats, 2 ingénieurs et 1 dentiste. Résultat : On les considère à juste titre, dans leur milieu, comme de respectables pères de famille : fidèles à leurs épouses, soucieux de l'avenir de leurs enfants, justes dans l'exercice de leur profession. Par ailleurs, on se sent contraint de noter qu'ils semblent dépourvus de tout dynamisme au plan social. Ils fréquentent bien quelques clubs, mais de ceux qui n'engagent à rien. Si on analyse les motifs de leur adhésion, on décèle : la vanité, la recherche d'intérêts particuliers, le conformisme, etc. On remarque qu'ils sont tous à peu près également imperméables à l'idéal du syndicalisme. Plus étonnant encore, ils se tiennent même en dehors des débats politiques : plusieurs admettent qu'ils ne lisent pas les journaux et n'ont aucune opinion formée sur la majorité des questions qui agitent à l'heure même l'opinion publique.

On joint des constatations analogues concernant un groupe d'avocats déterminé. Fait-on appel à leur générosité, ils répondent admirablement : souscrivent financièrement, accepteront que leurs secrétaires rédigent des rapports ou des communiqués au profit des bonnes œuvres...

1. Problème soulevé, tout récemment encore par Claude Ryan, dans un article intitulé : *Les laïcs d'A. C. dans l'Eglise d'aujourd'hui* (cf. la revue *Laïcat et Mission*, n. 1, octobre 1958.

Mais pour ce qui a trait au don de la personne, résiliement total. Et l'on entend ici par don de la personne, non seulement le sacrifice de son temps et de ses énergies, mais simplement l'intérêt pour la cause, la réflexion et réaction personnelle en présence des problèmes qu'elle soulève, l'inquiétude sociale quoi !

On fait remarquer plus particulièrement que lorsqu'un de ces catholiques respectables dont on a parlé précédemment remarque, dans l'exercice de sa profession, l'existence de certaines tares sociales (prostitution organisée, vol organisé, etc.), l'idée ne lui viendra même pas de faire appel à des confrères, de discuter la question avec eux, de chercher avec eux des remèdes appropriés et qui supposeraient une action sociale concertée. Vingt professionnels canadiens-français, avec résidence sur la même rue, ne penseront même pas à faire corps pour obtenir que le pavage de la dite rue soit renouvelé : trois confrères anglais prendront l'initiative de cette démarche.

Un religieux fait remarquer que, dans les noviciats, par exemple, les seuls candidats qui manifestent un certain sens social, c'est-à-dire un souci des intérêts du groupe entier, sont d'anciens scouts... dont les réactions, d'ailleurs, parce que justement elles ne sont pas en communion avec celles du milieu fortement individualiste, déplaisent et sont mal interprétées (on croit que le jeune veut « s'imposer » alors que, formé à l'école scoute et à la technique du palabre, il veut simplement « servir »).

Quant au monde féminin, les rencontres à l'occasion d'Amicales, etc. ne permettent pas d'y déceler un plus grand souci de responsabilités sociales, de sens civique. Les conversations sont du type le plus artificiel, dans des milieux où l'on serait en mesure d'attendre davantage. On note que les femmes qui sont actuellement engagées dans l'apostolat ont dû, la plupart du temps, être sollicitées une à une : timidité inexplicable ou manque d'initiative, elles ne se seraient pas présentées d'elles-mêmes. On concéderait cependant qu'il y a, sur ce point, des différences appréciables entre les sujets étudiés, différences qui seraient en dépendance directe des institutions dans lesquelles ces femmes ont été formées : cer-

tains milieux se révélant apparamment plus aptes que d'autres à réveiller le sens social.

Somme toute, conclusion générale et admise à l'unanimité : nos institutions forment d'assez bons catholiques, mais absolument dépourvus du sens de leur responsabilité sociale. Chacun a le souci de son salut personnel, mais point du salut commun à tous les niveaux : village, ville, province, pays. On attend ce salut d'ailleurs... A d'autres d'y voir... A qui ? Personne ne sait, ni ne s'inquiète guère de le savoir...

2) Chapitre du *réfléchir* : quelles sont les raisons profondes de cette attitude ?

Je ne voudrais pour rien au monde, à la suite de cette accumulation de témoignages, enlever au lecteur la plus salutaire des angoisses et le souci de trouver sa réponse personnelle à la question posée. Je rassemble seulement quelques réflexions personnelles aptes à aiguiller, surtout à aiguillonner la recherche.

J'avancerai donc cette hypothèse de travail. Ce qui manque à nos laïcs n'est peut-être pas le souci du bien commun — inné en tout homme, et que la charité appelle nécessairement (les vertus étant connexes) — mais la possession réfléchie d'une certaine technique qui en conditionne l'exercice dans notre monde contemporain. C'est la prudence elle-même, en effet, qui exige que, dans des milieux différents, les mêmes vertus soient pratiquées selon des modalités parfois fort différentes.

Dans un régime d'autorité (armée, ou pensionnat...), par exemple, le sens social se traduit principalement sous la forme d'une scrupuleuse observance de la consigne. Le bon élève est celui qui étudie bien au bon moment, c'est-à-dire au moment qu'on a fixé pour l'étude et non pour le jeu ; le bon soldat est celui qui tient, dans son secteur, jusqu'à la mort s'il le faut, sans discuter les ordres des chefs. Dans ce contexte, le souci du bien commun devient l'affaire exclusive des chefs, non des sujets, auxquels n'est demandée que l'exécution non pas nécessairement idiote et machinale, mais bien plutôt intelligente et précise des directives reçues.

En pareil milieu donc le sens social se manifestera par la préoccupation individuelle du devoir personnel. La formule « chacun son métier et les vaches seront bien gardées » devient règle d'or. On peut bien, occasionnellement, bouder les ordres et chiquer la guenille, mais on ne voudrait quand même pour rien au monde embêter les autorités. L'unique souci de son propre secteur devient ainsi la garantie et la sécurité du corps entier, bien ordonné et bien agencé. Je ne nierai pas que certains défauts trouvent à se greffer sur ce fond (paresse, égoïsme, satisfaction facile dans sa perfection individuelle, etc.) mais reconnaîtrai dès maintenant que l'attitude dont il reste à parler peut servir de terrain de culture aux mêmes défauts (anarchisme, verbalisme couvrant des égoïsmes et des passions aussi indéniables, des refus d'engagement effectif, etc.).

Ce qu'il faut comprendre cependant c'est que notre monde, ni notre milieu social actuel, ne répondent plus à cette conception du régime d'autorité. Nous ne vivons plus, politiquement parlant, dans un régime monarchique ou aristocratique, régime dans lequel le « chef », ou les chefs ont vraiment le souci du bien commun de la nation, et la capacité d'exiger d'un chacun les sacrifices qui s'imposent à la réalisation de ce bien commun. Nous vivons en milieu démocratique, pratiquement anarchique et dans lequel les chefs de partis — s'ils veulent simplement arriver et se maintenir au pouvoir — ne peuvent guère exiger aucun sacrifice de qui que ce soit, mais seulement accomplir les volontés de la majorité. Dès lors, en pareil milieu, il devient indispensable à la survie de la nation que la poursuite du bien commun, qui a cessé d'être l'affaire des chefs ou d'une élite, devienne celle des individus ainsi contraints, par leur propre initiative, de choisir eux-mêmes ceux qui sont les mieux qualifiés pour servir ce bien commun, de les hisser au pouvoir, de les guider, de les inspirer, de les supporter.

A ce moment, la conception de l'obéissance entendue comme le simple accomplissement, parfait et intelligent, des ordres reçus devient, pour des laïques, sur le plan social ou politique, une démission totale. Les ordres ne viendront pas, mais seulement les mots d'ordre et les con-

signes du parti, qui n'ont plus rien à voir avec les vraies exigences du bien commun. La conception qui s'impose est infiniment plus difficile et plus délicate : c'est la conception d'une obéissance responsable, capable d'initiatives et de créations ; l'obéissance de commandos, non plus de simples fantassins. L'obéissance d'hommes et de femmes convaincus de la valeur de l'idéal démocratique, instruits de ses possibilités, et sachant très bien comment on peut, en milieu démocratique, pousser une idée et la faire triompher dans le plein respect de la liberté et de la vérité d'autrui. Or cela même, qui est extrêmement difficile à réaliser, on ne nous l'a guère appris. Essayez d'obtenir de deux canadiens qu'ils discutent, cartes sur table, de quelque projet que ce soit. Celui qui ouvre le jeu ou donne une opinion personnelle, sera immédiatement qualifié de « naïf », et ceux-là mêmes qui partagent son avis le renieront face au public. Tout au long de notre formation, on ne nous demande guère notre avis, et ceux qui ont la très mauvaise habitude de le donner sont immédiatement qualifiés de « têtes chaudes », et peu après de « mauvaises têtes... » A la suite de quoi nous sommes mûrs pour l'embrigadement derrière un journal, derrière un parti, derrière le premier crétin venu qu'on nous fera passer pour un chef.

Or ce qui est vrai au plan social ne peut pas ne pas avoir ses répercussions même au plan religieux. Sur ce plan, certes, nous avons de vrais supérieurs hiérarchiques, et la soumission s'impose au premier chef. Mais là aussi la soumission doit dans certains secteurs se doubler d'un esprit de création et d'initiative qui nous manque au plus haut point. L'Eglise d'aujourd'hui ne peut et ne veut plus se contenter de laïques qui attendent qu'on les sollicite : elle les supplie plutôt, au contraire, partout où ils sont, de prendre conscience de leur responsabilité sociale, d'opérer des contacts, de jeter des ponts, d'ouvrir des voies de pénétration au christianisme. Or cela aussi demande l'exercice de ces réflexes auxquels nous sommes si peu habitués : l'acceptation de fonctions apostoliques que nous avions jusqu'à ce jour laissé reposer sur les épaules des autres, la conscience claire de porter sur soi toute l'Eglise et le salut du

monde entier, et la connaissance des techniques qui rendront possible l'obtention de cette fin.

Sur tous ces points il semble qu'un réajustement s'impose. Non qu'il faille condamner tout le passé, mais bien plutôt penser au présent. C'est là, sans aucun doute, un problème qui concerne nos éducateurs, mais c'est là aussi un problème qui nous intéresse tous... si ce qui vient d'être dit ici a quelque sens.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, o. p.

Karl Marx ou le tourment religieux

Dans les différents aspects que présente de nos jours la philosophie dite moderne, il est un courant qui attire plus spécialement l'attention des esprits réfléchis : nous avons nommé le courant matérialiste. Sans doute, il est bien vrai que le matérialisme est aussi vieux que la pensée humaine et nous savons aussi que, par exemple, la culture hellénique n'a pas été privée de représentants de cette tendance, mais jamais au cours des siècles, même au temps des Encyclopédistes français, nous n'avons assisté comme aujourd'hui à une élaboration plus systématique de cette philosophie qui se présente de nos jours comme la synthèse même de tout le savoir humain.

Bien plus, non contents de professer leurs idées dans des cercles universitaires ou académiques, les matérialistes sont animés d'un zèle qu'on envierait plutôt à leurs contradicteurs, si on ne savait pas que ceux-ci se trouvent trop souvent impuissants à réfuter la dialectique de leurs adversaires. Car on en est arrivé aujourd'hui à cette situation paradoxale de redouter comme un danger grave un prosélytisme qui se veut conquérant alors qu'on craint de ne pas posséder une argumentation suffisamment convaincante pour détruire un système qui ne vise à rien d'autre qu'à la dégradation de l'être humain.

Et, en écrivant ces lignes, on aura deviné que nous pensons ici à cette forme de matérialisme absolu qu'on appelle aujourd'hui le marxisme, du nom même de celui qui en fut le père spirituel. Mais Karl Marx, s'étant préoccupé surtout des questions économiques et sociales, sa métaphysique — car il en a une — s'est formulée en quelque sorte à travers ses réflexions. Et bien que ses jugements en ces matières doivent être soumis à certaines critiques, il est évident que sa conception de l'homme est incomplète car pour lui l'être humain, dans son développement physique et moral, est entièrement déterminé par sa situation sociale et économique. Autant dire que pour Marx l'homme n'est pas entièrement libre : au fait, il est aliéné surtout par ce qu'il appelle les superstructures

idéologiques du régime, parmi lesquelles il cite plus particulièrement la religion.

En conséquence, pour libérer l'homme de tout esclavage spirituel et matériel, il faut renverser l'ordre ancien, détruire les anciennes certitudes, substituer à l'homme ancien un homme nouveau qui sera définitivement libéré de tous ces mythes qu'une bourgeoisie décadente essaie en vain de maintenir pour garder ses privilèges sociaux et tenir ainsi la masse prolétarienne dans une soumission favorable au maintien d'un ordre social honni.

Pour arriver à la réalisation de cette fin, il faut donc de toute urgence agir sur le plan social, mener la lutte des classes, exercer une propagande active, grâce aux moyens dont dispose actuellement l'humanité. Le domaine des arts, des sciences et de la littérature ne peut être négligé car tout, exactement tout, doit être expliqué et commenté dans un sens matérialiste. Et l'histoire des sociétés humaines, avec ses conflits politiques, ses révolutions et ses guerres, doit être vue, elle aussi, sous l'angle du fameux matérialisme historique car c'est là l'unique et seule méthode qui permettra d'interpréter infailliblement le « sens » de l'histoire.

Ce n'est pas tout. Car ce qui précède pourrait encore se concevoir comme une théorie ou une idéologie. Or, les marxistes en ont assez des théoriciens, des idéologues, et plus particulièrement de ces philosophes qui essaient de comprendre le monde et qui passent trop souvent pour des rêveurs ou des contemplatifs, inaptes à l'action pratique. Il ne s'agit plus de comprendre : dorénavant, il faut transformer. A la pensée purement spéculative, il faut enfin substituer une action dynamique, conforme aux lois de l'histoire et du réalisme socialiste. Réalité et matière sont d'ailleurs synonymes et en dehors de cela, il n'y a rien. La pensée humaine ? Un simple produit du cerveau. L'homme lui-même ? Un produit lui aussi de l'évolution animale.

Les problèmes purement métaphysiques sont donc abolis : bien plus, ils n'existent pas. Et si dans le passé les hommes ont tenté d'élucider certaines questions au sujet de leur nature, de leur origine ou de leur fin,

ces questions, en dehors de la part d'imagination qu'elles comportent, sont oiseuses, inopportunes, pour ne pas dire nocives et même dangereuses pour la future société communiste : ces questions sont surtout une source d'inertie et de conservatisme social, freinant le progrès et l'avènement de la cité future, laquelle sera une société fraternelle et harmonieuse, sans classes, sans exploiteurs ni exploités, sans maîtres ni esclaves.

Qu'un tel programme puisse séduire les masses et même des intellectuels, quoi d'étonnant ? N'est-ce pas là un vieux rêve de l'humanité souffrante et n'y a-t-il pas eu dans le passé même, et bien antérieurement à Marx et à ses commentateurs autorisés, des penseurs qui ont conçu tels projets grandioses ? Oui, sans doute, mais Marx renie ces socialistes utopistes car son socialisme à lui veut être scientifique, entendez par là qu'il conçoit, une fois de plus, la science dans un sens matérialiste, et plus spécialement sa science de l'homme, de cet homme qu'il réduit en somme à n'être qu'un corps sans âme.

En somme, et malgré certaines réflexions pertinentes sur les problèmes économiques, qui doivent par ailleurs être discutés et mis au point par des économistes professionnels, on en revient toujours chez Marx à un problème humain, à un problème qu'il a lui-même trouvé chez son maître Feuerbach et que celui-ci avait déjà résolu sur le plan philosophique quand, tourmenté par le problème religieux, il s'était mis à étudier les origines du christianisme. Mais Feuerbach, disciple de Hegel, avait réagi contre l'idéalisme de son maître.

Idéalisme nébuleux, faut-il le dire, tout imprégné de la notion du devenir et rebelle par conséquent à toute connaissance certaine de la réalité. Au sujet de cette réalité, qu'ils ne parvenaient d'ailleurs pas à identifier correctement, ils étaient pleins de réticences car s'ils ne déniaient pas à l'esprit humain sa capacité de connaître la matière observable, ils contestaient à cette même intelligence tout pouvoir d'atteindre le vrai dans l'ordre spéculatif, et par conséquent, les problèmes de l'âme, de l'existence et de la nature de Dieu étaient pour eux inopérants : c'étaient des faux problèmes.

Imbus de ces idées ou plutôt informés par cette conviction qui était un véritable apriorisme philosophique, ils ne trouvèrent dans le christianisme primitif et dans l'établissement de l'Eglise qu'une origine humaine. Certes, ils ne dénièrent pas à Jésus un rôle primordial dans l'histoire de l'humanité, mais ce n'était qu'un homme, d'une vertu éminente sans doute, mais tout de même idéalisé et divinisé par l'imagination des premières communautés chrétiennes. Bref, le mystère chrétien était finalement réduit à la compréhension de l'intelligence humaine et la voie était ainsi ouverte à l'édification d'une humanité sans Dieu.

En somme, que s'était-il passé dans l'âme de ces matérialistes ? Car matérialistes, ils l'étaient devenus par une évolution spirituelle, d'une logique inéluctable. En rejetant la divinité de Jésus et en maintenant malgré tout son humanité, ils avaient renié la foi chrétienne dont le dogme principal est l'Incarnation. Cette Incarnation n'était pour eux qu'une abstraction et non la réalisation d'un plan divin qui trouvait ses antécédents dans le judaïsme. Ils ne voyaient plus en Jésus le Rédempteur du genre humain parce qu'ils ne voyaient pas que l'Incarnation divine était conditionnée par le péché originel, notions que seule une saine théologie aurait pu leur enseigner. Leur conviction que la raison humaine était incapable d'arriver à la connaissance de la réalité dans l'ordre spéculatif les rendait du même coup incapables d'apprécier la théologie qui est la science de la foi. Et là encore, ils se révélèrent des réducteurs, c'est-à-dire des théoriciens qui réduisaient les mystères de la foi à la mesure de l'esprit humain.

Peut-on s'étonner dès lors qu'ils aient voulu substituer à la foi chrétienne une autre foi, toute humaine, sans aucune référence celle-là à l'Absolu divin ? Cette foi nouvelle dont le contenu idéologique sera alimenté par les théories de Marx et de Lénine aura, elle aussi, ses militants et ses martyrs. Et comme les communistes gardent malgré tout une certaine nostalgie des premières communautés chrétiennes, ils considéreront leur parti à l'égal d'une Eglise qui doit englober toute l'humanité et qui pour réaliser enfin la cité communiste ne tolérera aucune déviation

idéologique. Ainsi s'expliquent les antagonismes, les incompatibilités qui les opposeront toujours au contenu dogmatique de la foi authentique.

On a dit souvent que le communisme est un phénomène spirituel et par ce qui précède on peut déjà vérifier le bien-fondé de ce jugement, mais dans ce phénomène qui affecte si douloureusement l'esprit des communistes, il faut bien constater qu'il y a aussi une grande part de mystification. Alors qu'ils considèrent trop souvent la divinité de Jésus et celle de son Eglise comme de simples mythes, créés par l'esprit humain, ils sont eux-mêmes victimes du culte qu'ils rendent à Marx et à ses commentateurs. N'est-ce point là la mystification la plus réelle et la plus aberrante qui se puisse concevoir, et en déniant au christianisme tout caractère divin, n'ont-ils pas favorisé en somme l'éclosion des mythes véritables au sein même des masses crédules et fanatisées ?

Sans doute, on peut épiloguer à l'infini sur les différents aspects du communisme et nous n'avons évoqué ici qu'une partie du système, sans doute la plus essentielle pour des chrétiens, mais quand on va au fond de la doctrine, on ne peut tout de même s'empêcher de constater aussi son caractère de messianisme politique. Doctrine toute orientée vers un avenir meilleur mais qui prend ses assises dans l'âme même de l'homme moderne. Messianisme politique qui prend ses sources dans la pensée même de Marx, lequel, ne l'oublions pas, était d'origine juive et qui ne sut jamais discerner dans le christianisme l'achèvement même du judaïsme.

Dans cette tragédie d'une âme en proie au tourment religieux et qui prit dans ce domaine une attitude si radicale, on voudrait établir la part de responsabilité qu'ont encourue les chrétiens de son temps. Marx a-t-il réellement fréquenté des chrétiens et ont-ils su lui présenter un témoignage authentique en faveur de la divinité du Christ et de son Eglise ? Certes en se mettant à l'école de Hegel et de Feuerbach, il avait rompu avec la philosophie traditionnelle qui s'était exprimée dans la scolastique médiévale. En se plaçant dans le courant même de la philosophie dite moderne dont l'idéalisme allemand ne constituait qu'un épisode, il en épousait les erreurs les plus flagrantes, surtout en ces matières si délicates que pré-

sente la connaissance de l'âme et celle de Dieu. Déjà Kant, en son temps n'avait-il pas avoué que la raison humaine était incapable de connaître les réalités spirituelles et n'avait-il pas réduit la foi religieuse à une question de pur sentiment ? Ainsi, les dogmes révélés par Dieu qui sont le contenu intellectuel de la foi authentique et qui vienne compléter d'autre part les vérités que découvre naturellement la raison humaine, ces dogmes étaient rangés dans une sorte de mythologie.

En présence de l'œuvre de Marx qui est le reflet même de sa pensée, il faut donc bien avouer, hélas ! que le témoignage des chrétiens de son temps a été fort imparfait, car il ne lui a pas donné cette connaissance du vrai Dieu, connu par analogie, telle qu'elle avait été établie par tous les docteurs et philosophes chrétiens, héritiers de la culture antique. Marx a ignoré la valeur de la théodicée, de cette théodicée traditionnelle qui reconnaît à la raison humaine le pouvoir de connaître Dieu, non d'une manière adéquate et exhaustive mais selon la méthode analogique, seule légitime pour une intelligence limitée comme la nôtre.

Etant un phénomène spirituel et social, non seulement dangereux en lui-même mais néfaste aussi dans les réactions violentes qu'il peut provoquer, le communisme ne peut être vaincu ni par la force ni par la violence. Seule une immense charité à l'égard des âmes égarées doit induire les chrétiens à saisir tout d'abord la mentalité des communistes pour les convaincre ensuite de leurs erreurs. Mais pour arriver à cette fin, les chrétiens devront posséder une formation religieuse plus approfondie car s'il est bien vrai que la prière peut amener la conversion des pécheurs et des égarés, une solide instruction n'est pas à dédaigner pour affronter une dialectique qui connaît tant de détours. Ainsi, contrairement à l'exemple des chrétiens qu'auront connus Marx et ses disciples, nous pourrons apporter enfin à leurs successeurs d'aujourd'hui ce témoignage intellectuel qu'ils attendent de nous.

Emile Leeman

L'art au service de la foi [1]

Propos scolaire

Comme tout ce qui est vie, rythme et pensée, la foi a un double mouvement. Elle est tour à tour accueil et don, question et réponse. La pédagogie de la foi ne peut l'ignorer sans se renier elle-même. Il importe donc aux éducateurs de l'enfance de s'interroger non seulement sur le contenu du message à transmettre, mais encore sur les moyens d'expression où pourra s'engager le dialogue. Tous les moyens d'expression humaine, parole et silence, musique, images, gestes et couleurs peuvent devenir, si l'on veut, langage d'âme, chemins de prière, expression de la foi.

Parmi toutes les considérations pédagogiques que leur emploi suggère à l'éducateur religieux, nous ne voulons retenir qu'un seul point pour le moment. Nous chercherons comment le dessin et l'image peuvent entretenir dans une classe, tout au long d'une année scolaire, un esprit de foi véritable qui s'éclaire aux sources liturgiques.

Posons d'abord quelques principes. Il ne s'agit pas d'envisager la liturgie comme un répertoire pour sujets de dessins. Ce serait la méconnaître profondément que d'en faire un plantureux jardin de poésie où littérateurs et dilettantes iraient cueillir de fines émotions. Tous n'y subiraient pas forcément, comme Claudel naguère, l'emprise victorieuse de la grâce. Nous ne voulons pas perdre de vue ce qu'est la liturgie, prière du Christ et de l'Eglise donnée aux fidèles afin qu'ils y entrent, qu'ils en vivent, pour la gloire de Dieu et leur commune sanctification. L'Eglise prie selon sa foi ; si nous nous laissons enseigner par elle, nous apprendrons à vivre notre foi dans un climat de respect, d'admiratioin et même d'adoration. Nous en serons immunisés contre les mièvreries du sentiment religieux.

---

1. Cette causerie, présentée sous forme de *Séminar* à l'*Institut de Sciences Religieuses* de l'Université de Montréal, était illustrée de dessins vraiment remarquables, exécutés par des enfants de nos écoles, suivant la méthode ici décrite : enfants de 7, 8, 10 ans qui — en attendant qu'on les gâte — par leur spontanéité, leur fraîcheur, leur sens profond du surnaturel, pourraient être les plus parfaits inspirateurs d'un renouveau de notre art religieux.

Hyacinthe-Marie Robillard, o. p.

Alors seulement nous pourrons faire appel aux aptitudes artistiques soit pour favoriser la méditation personnelle d'un mystère, soit pour créer une atmosphère de fête religieuse : « L'art, a-t-on écrit, est une sorte de prière naturelle » ; il se prête merveilleusement à la prière vraie, spontanée, à la prière chrétienne. Après une causerie catéchistique, après une célébration liturgique qu'on aura préparée et vécue dans la ferveur, on demande aux élèves de fixer par le dessin les images suggérées. Le plus souvent, ce dessin restera comme une confidence entre Dieu et l'âme : toute prière personnelle doit être respectée. Mais les plus petits tiennent à expliquer eux-mêmes ce qu'ils ont voulu dire. Cette ouverture permet des mises au point réciproques. Tel élève de deuxième année, ayant voulu représenter le miracle de Cana, avait dessiné exactement cinq urnes. Il explique : « la sixième est dans le puits, on est en train de puiser l'eau ».

Ainsi, on ne va pas de la liturgie à l'art et au dessin ; on ne fait pas de la liturgie pour l'art. On va, par le dessin, de la liturgie à une foi plus vive, à une prière plus riche et plus profonde.

Dans la fin à poursuivre, nous viserons donc avant tout les valeurs surnaturelles de foi et de prière. Nous éviterons aussi bien de tout mettre sur le même plan. Une certaine hiérarchie dans le choix des mystères à illustrer est nécessaire pour centrer la foi sur l'essentiel. Dans la fête de l'Epiphanie, par exemple, le mystère de la manifestation du Christ-Sauveur passera avant la fuite en Egypte. Et même dans ce dernier fait, l'humilité mystérieuse du Verbe incarné nous intéressera plus que l'anecdote pittoresque. On évitera également la monotonie et la saturation.

L'année liturgique connaît des heures d'intense préparation ; elle a ses jours de fête exubérante, elle a aussi des temps de calme et paisible méditation, des périodes d'approfondissement silencieux et de lente maturation.

Notre pédagogie, comme notre piété, sera attentive à ce rythme intérieur de la vie ecclésiale. De grands concours d'art décoratif marqueront les sommets de l'année ; les grands mystères de Noël et de Pâques. Une illustration de moindre envergure pourra souligner les fêtes moins solen-

nelles. Un dessin personnel suffira aux simples dimanches. Nous garderons ainsi le sens de la discrétion. Et puisque nous faisons œuvre d'éducation, nous apprendrons aux jeunes l'habituelle alliance de la simplicité, de la justesse et de la dignité. Une émotion religieuse authentique a toujours quelque chose de réservé, de recueilli, comme une joie contenue. Elle ne s'exprime bien que par des moyens sobres et vrais. Elle ne crie pas, elle chante.

Pour faire vrai, on tiendra compte de la loi d'activité : l'enfant pense avec ses mains. Une création, si naïve et gauche soit-elle, vaudra mieux qu'une reproduction bien réussie. La création oblige l'élève à reconstruire mentalement la scène ou le mystère qu'il veut représenter. On oubliera tout le clinquant des Noëls commercialisés, toute la ferblanterie des décorations artificielles, tous les concours de fluorescence enguirlandée. Le beau artistique n'a pas besoin de solliciter l'attention.

Pour faire vrai, on évitera les sujets qui répugnent aux tendances profondes de l'âme autant qu'à une saine théologie. La religion n'est pas une gentille camaraderie, ni une promenade champêtre avec un petit Jésus en robe rose, pieds nus dans la neige. Au fond d'un acte religieux authentique, il y a un sentiment de dépendance, le sens de la grandeur de Dieu et de l'indigence humaine, un besoin d'admiration filiale. Nombre d'images religieuses semblent l'ignorer. Le christianisme qu'elles suggèrent ressemble à une religion pour enfants, une religion de « catinage », telle qu'un adolescent sera tenté de l'enfouir au cimetière des poupées.

Le même souci du vrai nous fera préférer aux légendes pieuses le langage concret de la liturgie. Plus l'enfant est petit, plus il est susceptible de confondre légende et vérité. Un garçon de huit ans, d'intelligence normale, racontait la mort de Jésus en interprétant une de ces légendes. « Dans l'atelier de saint Joseph, Jésus a fabriqué une croix ; il s'est couché dessus et c'est là qu'il est mort... » Même en reconnaissant qu'il peut s'agir de méprise, on est en droit de se demander comment une foi nourrie d'aliments si légers résistera aux chocs de l'adolescence et de l'âge mûr.

Les enfants aiment les textes liturgiques quand on les médite avec eux. Ils sont doués d'une aptitude étonnante à vivre intensément les mystères au moment même où les célèbre l'Eglise. Au temps de Pâques, ils trouvent d'instinct les couleurs et la transparence de la saison. Mais demandez-leur de dessiner une crèche de Noël au temps de la septuagésime, ils mettront à la Sainte Vierge une robe violette, sans même y penser.

Tous, il est vrai, ne sont pas des artistes. Il faut savoir graduer les difficultés selon les âges et selon les talents. Ceux qu'on n'a pas entraînés très tôt au dessin d'invention éprouvent vers neuf ou dix ans une certaine répugnance à dessiner des personnages. Les voilà devenus à la fois plus exigeants en fait de réussite et plus conscients des exigences de l'art. On leur suggérera alors des thèmes d'illustration où les choses dominent. Quelquefois, il est bon de partager le travail : les meilleurs dessinent les personnes, les autres dessinent les choses. Avec le temps, la main s'affermit et on apprend à simplifier les lignes. L'inventaire des symboles iconographiques créés par la tradition peut stimuler une imagination trop courte. Un peu d'histoire de l'art, dans les classes du secondaire, aide à former le goût, développe le sens critique, favorise la culture générale.

A ce niveau encore, on demande à chacun ce qu'il peut donner. Les plus déshérités en fait d'habileté manuelle ont peut-être quand même assez de sensibilité pour trouver dans la nature, ou dans les plus humbles réalités de la vie quelques beaux sujets de photographie très propres à mettre en état d'admiration religieuse. « Soutiens mes pas dans tes sentiers », chante l'offertoire de la Sexagésime. Qui ne trouverait sur sa route quotidienne une image capable de fixer cette prière ?

Notre entreprise ne va pas sans requérir un certain matériel didactique adapté aux différents âges. Mais la source d'inspiration la plus riche sera toujours le missel. Le missel lu, goûté, médité en union avec l'Eglise. Pour peu qu'on veuille en parcourir les pages, on trouvera tout au long de l'année des textes évocateurs soit pour suggérer des images, soit pour éclairer de lumière surnaturelle une scène de la nature.

Les semaines de l'Avent fournissent les idées de pureté, de pénitence et d'espérance joyeuse. « Vos vêtements ont l'éclat de la neige », murmure la liturgie de l'Immaculée-Conception. Et celle des dimanches nous annonce que « le Seigneur viendra : Ouvrez les portes... Redressez les sentiers ».

Le temps de l'Epiphanie insiste sur la manifestation du Dieu Sauveur : « Jérusalem, debout ! Resplendis, car ta lumière paraît ».

La Septuagésime revient sur l'idée de la conversion, du combat spirituel : « Tous courent, mais un seul remporte le prix... »

« Amassez-vous des trésors dans le ciel », prêche le Carême.

Puis nous allons vers Pâques, où le Seigneur nous appelle : « Je répandrai sur vous une eau pure ».

« Voici que resplendit le mystère de la croix... »

Et voici la nuit radieuse « qui dissipa les ténèbres de péché par la lumière d'une colonne de feu ».

Quel bienfait pour l'âme que de méditer longuement ces mystères en essayant d'en fixer une image quelque peu suggestive.

L'art est une contemplation. Peindre, c'est percevoir la beauté du monde, et pourquoi pas celle du monde surnaturel ? C'est communier intérieurement à cette beauté, puis en restituer au monde une certaine image reflétant avec elle le meilleur de notre âme. « Toute la création chante la gloire de Dieu ».

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles
L'homme y marche à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Puisque notre but d'éducateurs religieux est avant toutes choses de cultiver la foi, nous éviterons un écart trop grand entre les vérités religieuses et leurs symboles naturels, entre les choses et leur traduction graphique. L'idéale synthèse serait d'unir un certain réalisme et le sens du mystère, la tradition et la sincérité, le sens communautaire et la vie

intérieure. L'art religieux des siècles de foi a été pour des peuples entiers un grand catéchisme en images. Il était lisible et pourtant respectueux, plein d'adoration et de vérité. Tous les psaumes aussi qui composent les offices liturgiques sont tissés des images du pays d'Israël. Notre travail doit tendre à créer en l'âme de nos élèves une semblable capacité de communion.

Avec le regard neuf qu'ils portent sur toutes choses, les enfants savent inventer. Ils ont un secret à eux pour traduire d'instinct les réalités spirituelles les plus intérieures. Pour mon humble part, le dessin scolaire d'inspiration liturgique pourrait les conduire, ne fût-ce que de quelques pas, dans la voie de la prière authentique, celle qui vivant de contemplation s'enracine cependant dans la vie de chaque jour.

Sœur SAINT-JEAN-BAPTISTE, A. S. V.

De la nature de la Poésie selon la poétique hindoue

L'état d'homme est difficile à atteindre en ce monde et la connaissance alors est très difficile à atteindre. L'état de poète est difficile alors à atteindre, et la puissance créatrice est alors très difficile à atteindre.

(*Agni-purâna*, 336, 3-4, d'après DAUMAL)

Il est devenu hors de mode de s'exprimer à propos de la poésie autrement qu'en termes vagues et emphatiques qui cachent assez mal l'impuissance où l'on est généralement d'en connaître ou d'en exposer la vraie nature. Ici comme ailleurs, on se laisse trop facilement emporter par ce qu'on pourrait justement appeler la manie de l'évolutionnisme, manie fondée sur certaines théories plus ou moins fausses et hasardeuses dont il est fait l'usage que l'on sait.

Il est par ailleurs entendu d'avance que tout argument de raison sera de prime abord refusé ; car chacun soutient que l'on se trouve avec la poésie, dans le domaine de l'irrationnel. De là la difficulté de toute mise au point tant soit peu sérieuse.

Aussi, laissant de côté les théories modernes de la poésie, tenterons-nous ici d'exposer tout simplement, pour le profit de ceux que le sujet intéresse, quelques notions essentielles de la poétique hindoue, telle que formulée dans les livres [1] qui traitent de la question. Certains rapprochements avec l'esthétique médiévale pourront à l'occasion s'avérer fort intéressants. Ces notions se rattachent directement à des théories traditionnelles fondamentales, principalement d'ordre cosmologique. Ce serait les limiter singulièrement que de vouloir les en détacher. L'art individualiste et limitatif de notre temps n'a pas d'équivalent dans la tradition hindoue, non plus d'ailleurs qu'en aucune autre tradition.

---

1. Notre exposé s'inspire principalement des deux œuvres suivantes : *Pour approcher l'art poétique hindou* par RENÉ DAUMAL, dans *Approches de l'Inde* (*Cahiers du Sud*).
The transformation of Nature in Art par ANANDA K. COOMARASWAMY (*Dover*).

« La poésie, dit Viçvanatha, est une parole dont l'essence est « saveur » (*rasa*) »[2]. Cette « saveur », indicible profondeur affective (*interior favus*), qui est « gustation » de la beauté, s'identifie en définitive avec la beauté idéale elle-même, perçue ou « goûtée ». Etant simple « comme la saveur d'un plat complexe », elle pourrait sembler difficile à définir à première vue ; cependant elle est de notre nature même, elle est une reconnaissance ou une ressouvenance de nous-mêmes en notre « essence première », une « gustation du soi » (*âtman*) : « Nous jouissons de la mélodie dans le monde externe, dit Boèce, parce que nous y reconnaissons avec amour l'image de la mélodie que nous portons en nous »[3].

C'est pourquoi la poésie s'apprend d'abord en soi et est, de ce fait, une activité de l'esprit (*citta-sannâ*) ; mais cette activité de l'esprit ne deviendra vraiment poésie (*poiêsis* : œuvre) que par son « incarnation » dans la parole (*vac*).

Le mot sanscrit *kâvya* (poésie) comporte le double sens de sagesse[4] et d'habileté (*kû*). Cette habileté, fruit de la pratique et du zèle, correspond en fait, à l'*habitus* que les scolastiques appelaient une seconde nature. De cette « adhérance » (*slistatva*) à la poésie découle la grâce naturelle (*mâdhurya*) dans les productions. Le poète traditionnel ne veut pas faire un beau poème, il veut simplement agir selon sa nature ; le poème est beau en vertu de l'*habitus*, car « le beau, disait Plotin, est de notre nature ».

De la beauté du poème découle la « saveur » pour l'amateur véritable (le *rasavant*), car la « saveur » n'existe pas à l'état pur, pourrait-on dire, sa perception est considérée comme la manifestation d'une intuition inhérente et préexistante dans l'esprit ; elle perce le brouillard qui empêche l'âme de connaître ce qu'elle est, elle est une saisie du soi

2. *Vâkyam rasâtmahan kâvyam, sâhitya-darpana*, I, 3. Ce que Coomaraswamy traduit autrement : *Art is expression informed by ideal beauty*. On voit par là la relativité de la traduction donnée plus haut et la compréhension universelle de cette définition.

3. C'était la théorie platonicienne des auteurs médiévaux pour qui l'art était une réminiscence de l'ordre universel inscrit en l'homme même (Cf. Rémi d'Auxerre : *Rhetorica non advenit homini nisi ab ipso, id est de profunditate ipsius memoriæ*.

4. *Recte scribere procedit ex recte sapere.*

(*âtman*). Aussi ne faut-il pas la confondre avec « l'expérience psychologique » que voudraient être la poésie moderne. Elle s'adresse au « cœur » même, au centre de l'être ; car le cœur, selon la conception traditionnelle, n'est pas le siège symbolique du sentiment, comme on pourrait le croire, mais le centre intime de l'être, le point de rencontre de l'universel et de l'individuel.

« Le cœur (*hridaya*) est dit être le support de toute chose ; avoir du cœur (*sahridaya*) est synonyme d'être apte à « goûter » la beauté idéale (*rasita*) ». L'illumination (*pratibhâ*) qui, d'après Coomaraswamy, désigne habituellement la faculté poétique jaillit du cœur et s'y repose. Le cœur est la réplique en l'homme du principe universel (*Brahman*). De même que la vie universelle selon la cosmologie hindoue, se particularise ou se manifeste par trois qualités ou vertus (*gunas*) principales : *sattva*, *rajas* et *tamas* ; ainsi le « cœur » se manifestera selon trois modalités (*gunas*) principales : la suavité, l'ardeur et l'évidence, qu'il pourrait être intéressant de rapprocher de trois termes fondamentaux de l'esthétique médiévale : *suavitas, splendor, claritas* [5]. Ces modalités principales sont véhiculées par des allures ou rythmes (*rîti*) différents, auxquels collabore ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la poésie (tournures, sonorités, etc.). Il y a l'allure aisée, l'allure exaltante, etc. Pour être complet, il faudrait aussi énumérer les figures ou ornements (*alamkâra*) qui s'emploient toujours suivant une rhétorique conventionnelle.

Cependant le véritable amateur (*rasavant*) de poésie ne s'arrêtera pas à la délectation de ces véhicules extérieurs ; derrière cette mise en scène il reconnaît le « cœur-principe » lui-même auquel il s'identifie, et de cette identification ultime naît la « saveur » ou la « gustation » de la beauté réelle. Là se trouve la délectation véritable qui n'est pas « passion », comme dans le cas du lecteur ordinaire, mais contemplation. C'est pourquoi le véritable *rasavant* doit être dépouillé de toute passion et de tout souci extérieur dans son acte de « saisie » de la beauté.

---

5. Cf. EDGAR DE BRUYNE : *L'esthétique du Moyen Age* (Louvain).

La *rasa*, a-t-on dit plus haut, n'est pas une qualité comprise dans l'œuvre ou dans l'une quelconque de ses parties. Elle n'est pas « objective », au sens où on l'entend de nos jours.

« La pure expérience esthétique est celle où la connaissance de la beauté idéale (*rasa*) est intérieure et innée ; elle est connue intuitivement, dans une extase intellectuelle non discursive, au plus haut point de la conscience ; pareille à l'éclat d'une lumière surhumaine, impossible à analyser, elle est cependant l'image de notre propre forme (*svarûpavat*) » (*Sahitya Darpana*, III, 2, 3, d'après Coomaraswamy).

Bien que la *rasa* soit unique, comme la beauté, elle peut emprunter divers visages, tel le comique, le furieux, l'érotique, le pathétique, l'héroïque, etc., qui sont les champs divers où germe l'âme de la poésie (appelée *dhvani*), et que l'on pourrait décrire comme étant le dévoilement du sens réel amené par la suggestion (*vyanjanâ*).

La suggestion est fondée sur l'analogie (*sâdrisya*), la correspondance entre l'idée et la chose ou entre deux termes, correspondance qui, poussée à la limite, se résout dans la métaphore (*upacâra*) qui supprime la différence entre les deux termes distincts pour n'en faire qu'un. Les exemples classiques sont : « un paysan est un bœuf » (*gaur bahikal*) ou « l'élève est un feu » (*agnir mânavarah*), etc. On remarquera que la « vision » de Rimbaud qui lui faisait dire « ce monsieur est un ange » ou « cette famille est une nichée de chien » est une métaphore de cet ordre. En sanscrit, ce genre de phrase ne comporte pas de verbe explicitement exprimé, ce qui rend l'identification encore plus saisissante.

Un vrai poème ne se reconnaît pas à sa forme extérieure, mais à la qualité de sa *rasa* ; car si la forme extérieure est l'œuvre de tel poète à telle époque déterminée, la *rasa* est d'essence universelle. « Ce n'est pas, sache-le, par un effet de l'art, mais bien parce qu'un dieu est en eux et qu'il les possède, que tous les poètes épiques, composent tous ces beaux poèmes » (Platon, *Ion*, 533, 18).

C'est pourquoi la poésie n'a pas de fin en soi, au sens où l'entendirent les dilettantes par exemple ; elle est, comme le sacrifice, la réinté-

gration dans l'universel. Il est dit des textes sacrés, dans l'*Aitareya Brâhmana*, VI, 27, qu'ils sont la reconstitution de l'Esprit universel (*âtma-samskriti*) et que par eux, selon le rythme (*chandomaya*), le sacrificateur réintègre sa vraie nature.

* * *

La réintégration de chaque être en sa vraie nature, voilà la fonction essentielle et ultime de tout art traditionnel. La poésie, nourrie d'une vision universelle, reporte à l'universel par la transparence de la *rasa* sous le voile des objets particuliers dont elle s'illustre. Fruit de la contemplation (*dyâna*), elle y ramène l'auditeur par sa « saveur » propre. Entre ces deux phases extrêmes, qui sont en fait identiques, se situent d'une part l'expression par le poète (*vac*, la forme poétique) et, d'autre part, la saisie de la *rasa* par l'auditeur qualifié. L'aptitude à goûter la poésie est, dit-on, le fait d'une nature supérieure et « le fruit des mérites d'une existence antérieure ».

Cependant la période sombre (*kali-yuga*) que nous traversons est bien peu propice au développement d'une pareille aptitude, disent aussi les livres. Faut-il voir là l'explication de la place ridiculement petite, malgré ses extravagantes prétentions, tenue par la poésie dans le monde moderne ?

On voudrait être sûr, parfois, que l'art tel qu'on le conçoit de nos jours, avec toutes ses inutiles libertés, soit autre chose que la caricature fantaisiste d'un art traditionnel oublié.

Jean-Claude Dussault *

---

* J.-C. Dussault est actuellement aux Indes, en quête de cette antique sagesse — si proche de celle du Moyen Age — dont il a la hantise. Nous avons présumé la permission de sa part de publier ce texte, datant d'un an ou deux, et resté inédit. — H.-M. R., o. p.

Propos sur la poésie

Il faut d'abord se demander pourquoi le poète écrit. Le poème vient peut-être avant tout d'un besoin de communication. L'on doit avertir l'autre de sa simultanéité, lui dire que l'on se conjugue au même temps, que l'on se tait de son silence, que l'on espère de son espoir. Un poème tend toujours la main. Il n'est qu'en apparence une évasion. Il veut rejoindre l'autre à la racine de son émotion, dans son instant de vérité. Toute la littérature nous raconte les destins tragiques de ces êtres qui voulurent abolir les murs entre les hommes. Le poète est celui qui appelle mais c'est l'autre qui porte le nom. Tout poème compense toujours pour un peu d'absence, occupe un peu du lieu, peuple un peu de rien.

Le poète essaie de terminer l'incomplet. Il se croit parfois avoir la mission de la ponctuation universelle mais il restera toujours une virgule à ajouter. Le texte n'est pas fini. Pourtant il existe un immense besoin de parole. Le réel est fait pour être dit et de toute son intensité il signifie. Le discours jaillit des profondeurs du cosmos. Du geste de l'herbe à la certitude du doute, tout éclate de signification. Le poète est envahi de muet. Il sonorise un monde qui parle bas. Et, à toute voix écoute un silence. Il se situe au seuil où l'immobilité se fait démarche. Mais c'est du silence, un silence d'or, simple et un, que naît le poème. Il faut longtemps avoir écouté pour se permettre un cri.

Le poète participe à la lenteur cosmique. Toutes les vitesses ont commencé par être lentes. La création se fait d'une manière sidérale et continue la croissance végétale. Il faut très longtemps avoir été racine pour se permettre de devenir un arbre. Et chaque racine est menacée de toute la fragilité de son évolution.

Le poète attend, ainsi une planète naissante, la formation de son poème en lui. Ce n'est qu'au moment de l'expression qu'il a un pouvoir infini sur le réel. Il fait des lois, recrée le temps et l'espace, pose des ordres, détruit des distances, suscite des quantités, ajoute des hasards,

allègue des forces. Il dispose de toute la sonorité pour son propre chant. Il est pénétré d'histoire, retrouve pour son poème toute la civilisation, s'engage dans l'immuabilité du rocher et le silence de la plante. Il vit au niveau des archétypes. Un vrai poème éclate toujours de densité.

Le poète est aux confins de l'échange et de la métamorphose. Il marque l'heure où toute la misère humaine essaie de s'expliquer, où chaque nuance se charge de toute la couleur, où toute pesanteur accepte son poids. Il n'est vraiment digne que de sa disponibilité. Il ne trouve pas son poème, il l'attend. Il est choisi par lui. Rayon d'un cercle immense, il ne se justifie que par sa direction vers le centre. Ce n'est qu'au bout d'une patience sereine et dure, une patience de marée que surgit le poème qui assimile le monde dans ses instants de plus grande proximité. Le poète a dû avant, vivre en profondeur jusqu'en surface et vérifier le réel de toute sa sensibilité et de toute sa connaissance.

Avant tout, le poète retourne à l'origine. Il se situe à la genèse, épelle le monde à nouveau, nomme les choses pour la première fois. Il retourne à l'innocence d'un commencement et retrouve la différence au sein du chaos. Il se place à la limite de l'analyse, entre deux synthèses.

Telle ville existe dans la réalité ; telle ville existe dans le poème. C'est la même, mais le poète s'y est ajouté avec son unité innombrable d'être humain. La ville du poème n'a plus la division de ses rues, ni l'arrêt de ses murs. Le poète loge dans une ville sans toit dont tous les citoyens partagent l'ombre du même arbre. Le poème ouvre la ville comme un livre. Il tourne ses rues, ainsi des pages de ciment, s'enrichit de la civilisation silencieuse de ses cheminées et de la liturgie de ses trains.

Mais, le poète est seul dans sa cité. Et sa solitude est normale. Un être humain, c'est infiniment riche et divers. Il y a trop d'instants où nous ne sommes pas, trop d'espaces où nous n'avons pas vécu, trop de directions que nous n'avons pas prises, trop de retards que nous n'avons pas attendus. Nous ne nous rejoignons qu'entre un début et une fin.

La ville lue n'est déjà plus la ville écrite. Le futur du poème écrit est déjà le passé du poème lu. Mais le poète exige que son poème soit

compris. Et pourtant, dans la compréhension, il y a place pour toute l'incompréhension du monde. Cependant, le poète refuse souvent le refus. L'on ne peut jamais être l'autre. Et l'on est adulte dans la mesure où l'on a compris que l'on ne peut se chasser de chez soi. Le poète écrit pour ne pas se sentir déserté.

Donc, personne d'autre ne connaîtra exactement sa ville. Cependant, il y a place dans son symbole pour toutes les cités de tous les humains. Chaque poème reconstruit un système. Il cristallise une unité qui est une unification. Et souvenons-nous que *unus* latin peut se traduire par « seul ». Le poète donne un coefficient à la diversité et introduit la distance d'une épaisseur. Le poème tend à se faire anneau. Il détermine mais il reste puissant de toute la capacité de son signe. Le poème qui glorifie la plénitude parle aussi de toute la privation de l'univers. Il n'existe que des poèmes-cellules, à la fois uniques et capables de toutes les associations. La poésie se situe au sein du nombre. C'est alors du pluriel que naît le singulier. Et il est splendide de pouvoir compter le chiffre.

Dès lors, le poème est une œuvre de longue identification. Pour arriver à parler d'un arbre, il faut soi-même avoir eu des habitudes d'arbre, avoir vécu la patience des feuilles et l'obscurité des racines. Pour dire l'hiver, il faut longtemps avoir porté les saisons en soi. Le poète ressemble à son poème. Il doit se faire crainte, fatigue, masque, ruine, limite. L'œuvre représente toujours le dernier moment d'une époque. Elle clot un passé et aboutit à un statisme. L'être humain qu'elle y présente se mesure et se termine dans le poème même. Il ne fera aucun acte subséquent. C'est le poème qui devient geste. Le romancier, lui, nous montre un humain qui pourra demain allumer une cigarette, être le candidat de sa vieillesse ou le témoin de son éventualité. Le poète assume une humanité calcaire et il est responsable de ses choix jamais achevés.

Mais, il croit toujours que son poème le rendra heureux. De plus, il cherche à voir jusqu'où l'homme peut aller. Il est déçu de ne souffrir que jusqu'au bout, de ne pouvoir aller au-delà, de n'être capable que

d'une douleur humaine. Il ne peut se résigner à n'être prêt à la fois que pour un lieu, un moment, un mot ou un pas. L'homme est tragiquement inapte à sa puissance. Il vit dans une civilisation à l'imparfait.

Il écrit quand même, se sachant habité par un univers en courbes, auquel il n'est pas permis d'ajouter d'angle. Van Gogh disait que « la vie est probablement ronde ». De plus, le poète sent bien que le monde est de l'ordre du substantif et du verbe. Il le veut vertical. Il cherche à retrouver la parole essentielle, à parvenir à cet équilibre du rythme qui est tout le poème et qui fait qu'à l'ombre d'une noirceur veille toujours une clarté.

C'est d'ailleurs grâce à ce principe d'alternance universelle, entre vrai et faux, entre pesanteur et légèreté, entre doute et certitude, que vivent ces quelques considérations.

Cécile Cloutier
Professeur à l'Université d'Ottawa

Quelques précisions sur l'éducation sexuelle

Préliminaires

La tendance qui incite à l'amour l'homme et la femme est naturelle, puisqu'elle a été mise en eux par Dieu, auteur de la nature. L'amour est la principale des passions, elle est une force vive et parfois même impétueuse, « qu'on peut utiliser pour le bien comme pour le mal » [1]. Comme toutes les autres passions, l'amour avec toutes ses incidences est ontologiquement bon, et aussi moralement s'il est discipliné et orienté vers une noble fin ; en effet, cette tendance d'un être vers un autre « révèle quelque chose de l'ordre de la création et avant d'être une tentation, il est la formidable proposition de la vie » [2].

Cependant, pour être réalistes, nous devons nous rappeler que ce dynamisme essentiel qui pousse à l'amour et à la procréation de la vie humaine, est devenu, par suite du péché originel, le siège du plus grand désordre psychologique. Sans doute, l'application de ce principe aux cas individuels comporte des variantes qui vont d'un extrême à l'autre ; en effet, « les appréciations sur les difficultés de la chasteté sont extrêmement variables, aussi bien dans le mariage qu'en dehors » [3]. Ces difficultés dépendent de facteurs très variés : hérédité, état de santé, nutrition, milieu social, excitants externes, âge, etc. [4].

En conséquence, en marge de la condition concrète que revêt l'amour dans l'économie actuelle de la déchéance originelle et de la Rédemption, nous voulons proposer, sur l'éducation sexuelle, quelques considérations susceptibles d'aider à établir chez les jeunes le climat dans lequel peuvent se développer et s'épanouir leurs puissances affectives. En indiquant les précautions et les restrictions qu'il faut apporter pour favoriser l'équi-

---

1. A. Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, 7 édition, Paris, Desclée & Cie, 1928, p. 505.
2. A.-M. Carré, O. P., *Compagnons d'éternité*, Paris, Editions du Cerf, 1938, p. 4.
3. J. Leclercq, *Le Mariage chrétien*, 4e édition, Paris, Casterman, 1952, p. 113.
4. Voir J.-M. Grevillot, *Le comportement sexuel de l'homme*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, Paris, Editions Familiales de France, 1953, pp. 210-211. Jean Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, 5e éd., Paris, Editions Familiales, 1952, p. 21.

libre psychologique et surnaturel de l'amour, nous essaierons d'en dégager le plus possible les constantes positives, lesquelles d'ailleurs sont les plus importantes et les seules réellement valables [5].

Nécessité de l'éducation sexuelle

L'éducation sexuelle est une nécessité, que S. S. Pie XII rappelait dans l'exhortation qu'il adressait aux professeurs de l'Ordre des Carmes Déchaux, le 23 septembre 1951 : « Les anciens, Grecs et Romains, lorsqu'ils parlaient des choses ayant trait à la chasteté, se servaient d'un terme particulier ; ils disaient : *aidoia-verenda* pour marquer qu'on doit traiter ce sujet d'une manière et d'un ton respectueux. Mais cette réserve ne doit pas être entendue de telle sorte qu'on fasse un silence perpétuel sur le sujet et que dans l'enseignement de la morale on n'en dise jamais un mot avec sobriété et prudence. Il faut donner, sur cette matière, aux adolescents, l'instruction appropriée et qu'il leur soit permis de s'en ouvrir, de poser sans hésiter des questions et d'en recevoir la réponse : une réponse sûre, claire et suffisamment explicite leur donnera lumière et confiance » [6].

L'éducation sexuelle, en effet, a comme avantages principaux de contribuer grandement à l'équilibre affectif chez les adolescents, de prévenir le sentiment pathologique de culpabilité chez eux et, par voie de conséquence, chez les adultes, car « la psychanalyse a su nous montrer qu'il n'y a pas de discontinuité entre l'adulte et l'enfant » [7].

Il n'entre évidemment pas dans les cadres de la présente étude de fournir un exposé exhaustif de la nécessité, de la nature et des modalités de l'éducation sexuelle. Notre but est plutôt d'insister sur quelques aspects psychologiques et doctrinaux, qui peuvent favoriser l'épanouissement sain de l'affectivité, tant au point de vue psychique proprement dit

5. Voir Karl Stern, *La troisième révolution, Essai sur la psychanalyse et la religion*, Paris, Editions du Seuil, 1955, pp. 165-166.

6. *Doc. Cath.*, 48 (1951) 1294.

7. Dr P. Jacquin, *Quels problèmes l'équilibre sexuel pose-t-il au médecin ?*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 58.

qu'au point de vue moral. Nous pourrions même prouver assez longuement que, en principe du moins et même le plus souvent en pratique, l'évolution se réalise en même temps sur les deux plans à la fois.

Précisions sur sa nature

A ce sujet, la terminologie n'est pas encore définitivement fixée. Ainsi, on parle d'initiation sexuelle, d'enseignement sexuel, d'éducation génétique, d'éducation sexuelle, etc. Mais le terme « éducation sexuelle » est vraisemblablement le plus approprié.

Cependant, quelle que soit la terminologie employée, il convient d'apporter quelques rectifications sur la chose signifiée, c'est-à-dire sur l'éducation sexuelle. Dans l'allocution qu'il adressait aux pères de famille français, le 18 septembre 1951, S. S. Pie XII a tenu à signaler fermement les exagérations et les fausses perspectives qui s'infiltrent dans la littérature relative à l'éducation sexuelle : « Il est un terrain, disait-il, sur lequel cette éducation de l'opinion publique, sa rectification, s'impose avec une urgence tragique. Elle s'est trouvée, sur ce terrain, pervertie par une propagande, que l'on n'hésiterait pas à appeler funeste, bien qu'elle émane, cette fois, de source catholique et qu'elle vise à agir sur les catholiques, et même si ceux qui l'exercent ne paraissent pas se douter qu'ils sont, à leur insu, illusionnés par l'esprit du mal.

« Nous voulons parler ici d'écrits, livres et articles touchant l'initiation sexuelle, qui souvent obtiennent aujourd'hui d'énormes succès de librairie et inondent le monde entier, envahissant l'enfance, submergeant la génération montante, troublant les fiancés et les jeunes époux. [...]

« On reste atterré en face de l'intolérable effronterie d'une telle littérature ; alors que, devant le secret de l'intimité conjugale, le paganisme lui-même semblait s'arrêter avec respect, il faut en voir violer le mystère et en donner la vision — sensuelle et vécue — en pâture au grand public, à la jeunesse même. Vraiment, c'est à se demander si la frontière est encore suffisamment marquée entre cette initiation, soi-disant catholique, et la presse ou l'illustration érotique et obscène, qui, de

propos délibéré, vise la corruption ou exploite honteusement, par vil intérêt, les plus bas instincts de la nature déchue.

« Ce n'est pas tout. Cette propagande menace encore le peuple catholique d'un double fléau, pour ne pas employer une expression plus forte. En premier lieu, elle exagère outre mesure l'importance et la portée, dans la vie, de l'élément sexuel. Accordons que ces auteurs, du point de vue purement théorique, maintiennent encore les limites de la morale catholique ; il n'en est pas moins vrai que leur façon d'exposer la vie sexuelle est de nature à lui donner, dans l'esprit du lecteur moyen et dans son jugement pratique, le sens et la valeur d'une fin en soi. Elle fait perdre de vue la vraie fin primordiale du mariage, qui est la procréation et l'éducation de l'enfant, et le grave devoir des époux vis-à-vis de cette fin, que les écrits dont Nous parlons laissent par trop dans l'ombre.

« En second lieu, cette littérature, pour l'appeler ainsi, ne semble tenir aucun compte de l'expérience générale d'hier, d'aujourd'hui et de toujours, parce que fondée sur la nature, qui atteste que, dans l'éducation morale, ni l'initiation ni l'instruction, ne présente de soi aucun avantage, qu'elle est, au contraire, gravement malsaine et préjudiciable si elle n'est fortement liée à une constante discipline, à une vigoureuse maîtrise de soi-même, à l'usage, surtout, des forces surnaturelles de la prière et des sacrements »[8].

Trop souvent, en effet, on admet plus ou moins l'équation entre initiation sexuelle et éducation sexuelle, alors que celle-ci déborde grandement les cadres de celle-là : « L'éducation sexuelle, c'est tout autre chose qu'une pure et simple initiation intellectuelle ; c'est un aspect de l'éducation totale, ou de l'éducation tout court ; c'est le secours apporté à un enfant pour l'aider à dépasser le stade de la vie instinctive, ou mieux, pour intégrer l'instinct dans une vie pleinement humaine, c'est-à-dire raisonnable ; et, pour le chrétien, dans une vie humano-divine, où la

8. *Doc. Cath.*, 48 (1951) 1284-1285. Voir aussi *Id. Allocution au Ve Congrès de psychothérapie clinique*, 13 avril 1953, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 442.

grâce intervient pour transfigurer l'être jusqu'en ses instinctives racines »[9].

Pourvu qu'elle soit individuelle, progressive et attentivement adaptée à la personne de chaque enfant, cette initiation est sans doute nécessaire, mais « comme corollaire de l'éducation »[10]. Parlant de la préparation au mariage, le même auteur ajoute justement que « cette préparation ne peut s'acquérir que par une patiente et solide éducation. Cette éducation doit nous apprendre à subordonner toute notre vie, toute notre activité, tous nos instincts et nos passions, à un idéal supérieur, à une règle morale. L'éducation doit commencer aux premières heures de la vie et ne finir qu'avec elle. Savoir refréner la gourmandise, la colère, l'envie, l'orgueil, c'est se mettre en situation de dominer ses sens. S'appliquer à être bon, patient, dévoué, c'est se mettre en mesure de se donner, donc d'aimer vraiment »[11].

L'éducation sexuelle ne doit donc pas se limiter à la révélation des mécanismes de la nature ; et même l'intervention des parents et des éducateurs doit aussi exercer une action sur l'affectivité de l'enfant : « Pour qu'un adolescent, garçon ou fille, soit éduqué, écrivait à ce sujet Suzanne-Marie Durand, il ne suffit pas qu'il sache, à quinze ans, comment les enfants naissent, et comment ils sont conçus, comment l'instinct peut dévier dans un sens d'auto-érotisme ou d'homosexualité. Il ne suffit pas qu'on lui ait enseigné, théoriquement, comment il doit dominer cet instinct, aujourd'hui et demain, qu'il soit appelé au mariage, ou qu'il s'engage dans la voie de la chasteté parfaite.

« Croire qu'il suffit d'informer pour former, supposer qu'une élucidation scientifique de l'obscur élan instinctif permet de la maîtriser n'est que naïveté illusoire. Dans certains cas même, cette mise à nu du problème dans ses données strictement biologiques, et indépendamment de son caractère profondément humain, et j'ose le dire, *sacré*, risque de provoquer une exaspération physique qui va exactement à l'encontre du

---

9. SUZANNE-MARIE DURAND, *Education et pédagogie de la sexualité*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 442.

10. Dr LÉON GODSEELS, *La question sexuelle et le mariage*, dans *Intelligence et conduite de l'amour*, 7e éd., Desclée De Brouwer, 1945, p. 34.

11. *Ibid.*, pp. 33-34.

but qu'on s'était proposé. On n'insistera jamais assez sur la prudence et la pudeur que requiert ce dévoilement ; la fonction sexuelle chez l'être humain, n'est pas du même ordre que la fonction respiratoire ou hépatique — encore qu'elle soit liée à toutes les autres fonctions biologiques » [12].

L'auteur a parfaitement raison de signaler la distinction qui existe entre les données strictement biologiques d'une part, et le caractère humain et même chrétien de l'élan instinctif d'autre part, car la mentalité actuelle tend fréquemment à identifier amour et sexualité. Ainsi, comme conséquence de cette confusion, « les exigences d'une discipline sexuelle stricte apparaissent trop souvent comme mutilation, amputation, atrophie de l'affectivité, espèce de *manque à gagner* pour l'épanouissement plénier de la personne humaine, alors qu'il s'agit exactement du contraire » [13].

EDUCATION SEXUELLE PROGRESSIVE ET ADAPTÉE

Aux considérations précédentes, il sera utile d'ajouter quelques précisions autorisées concernant d'autres aspects de l'éducation sexuelle qui sont susceptibles de déviation. Ainsi, cette éducation doit être progressive, adaptée à chaque enfant en particulier, et elle ne doit pas dépasser les limites raisonnables. A ce sujet, S. S. Pie XII affirmait ce qui suit : « Nous pensons à l'initiation sexuelle complète, qui ne veut rien taire, rien laisser dans l'obscurité. N'y a-t-il pas là une surestimation pernicieuse du savoir ? Il existe aussi une éducation sexuelle efficace, qui en toute sécurité enseigne dans le calme et l'objectivité ce que le jeune homme doit savoir pour se conduire lui-même et traiter avec son entourage. Pour le reste, on mettra principalement l'accent, dans l'éducation sexuelle comme d'ailleurs en toute éducation, sur la maîtrise de soi et la formation religieuse » [14].

De plus, c'est dans la famille que doit se donner l'instruction positive nécessaire concernant l'éducation sexuelle, et cela avec toute la déli-

---

12. *Loc. cit.*, pp. 444-445.
13. *Ibid.*, p. 445.
14. *Allocution au Ve Congrès de psychothérapie clinique*, 13 avril 1953, dans *Doc. Cath.*, 50 (1953) 517.

catesse et les précautions requises. Dans une allocution adressée aux mères de famille sur l'éducation au foyer, le 26 octobre 1941, S. S. Pie XII disait au sujet de la crise que traversent les adolescents : « Vous ne manquerez pas de chercher et de découvrir l'occasion et le moment où certaines questions secrètes, s'étant présentées à leur esprit, auront dans leurs sens des troubles particuliers. Alors, il appartiendra à vous pour vos filles, au père pour vos fils — autant que cela apparaît nécessaire — de soulever avec précaution et délicatesse le voile de la vérité, de donner une réponse prudente, juste et chrétienne à ces questions et à ces inquiétudes.

« Les révélations sur les mystérieuses lois de la vie, reçues de vos lèvres de parents chrétiens, à l'heure opportune, dans la mesure qui s'impose, avec toutes les précautions requises, seront écoutées avec un respect joint à la reconnaissance ; elles éclaireront les âmes des adolescents avec beaucoup moins de danger que s'ils les apprenaient au hasard, dans des rencontres louches, des conversations clandestines, à l'école de compagnons peu sûrs et déjà trop au courant, par le moyen de lectures faites en cachette, d'autant plus dangereuses et pernicieuses que le secret enflamme davantage l'imagination et les sens » [15]. C'était reprendre, en substance, les directives exposées par S. S. Pie XII, dans son encyclique sur l'éducation chrétienne [16].

Comme l'indique très clairement S. S. Pie XII, dans cette dernière encyclique, cette éducation ne doit pas être publique et collective : « Très répandue est l'erreur de ceux qui, avec des prétentions dangereuses et une manière choquante de s'exprimer, se font les promoteurs de ce qu'ils appellent l'*éducation sexuelle*. Ils se figurent faussement pouvoir prémunir la jeunesse contre les périls des sens uniquement par des moyens naturels, tels que cette initiation téméraire et cette instruction préventive donnée à tous indistinctement, et même publiquement, ou, ce qui est pire

---

15. *Le problème féminin* (Coll. *Enseignements Pontificaux*), *Présentation et tables par les Moines de Solesmes*, Desclée & Cie, 1953, p. 59.

16. Voir *Actes de S. S. Pie XI*, Paris, *Bonne Presse*, t. 6, pp. 122-123. *Lettre collective des Evêques*, 2 déc. 1953, dans *Circulaires au Clergé du diocèse de Saint-Jérôme*, vol. 1, n. 14, pp. 235-236.

encore, cette manière d'exposer les jeunes gens, pour un temps, aux occasions, afin, dit-on, de les familiariser avec elles et de les endurcir contre les dangers » [17].

Un décret du Saint-Office, en date du 21 mars 1931, condense en quelques lignes, les principales exigences de l'Eglise concernant ce problème. A la question : « Peut-on approuver la méthode appelée *éducation sexuelle* ou encore *initiation sexuelle* », cette Sacrée Congrégation répondit « négativement, en recommandant au contraire de bien observer, dans l'éducation de la jeunesse, la méthode employée jusqu'ici par l'Eglise et par les saints éducateurs, et que Notre Saint-Père le Pape a recommandée dans sa lettre encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse, en date du 31 décembre 1929 : c'est-à-dire qu'il faut avant tout veiller à donner à la jeunesse de l'un et l'autre sexe une instruction religieuse complète, forte et interrompue ; qu'il faut la pousser à l'estime, au désir et à l'amour de la vertu angélique ; qu'il faut la persuader de recourir surtout à la prière et d'être assidue aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; qu'elle doit vouer une dévotion filiale à la Vierge, Mère de la sainte pureté, sous la protection de laquelle elle doit se placer entièrement ; qu'elle doit éviter enfin avec soin les lectures dangereuses, les spectacles obscènes, les conversations déshonnêtes et toutes les autres occasions de pécher. Donc, on ne peut d'aucune façon approuver ce qui, concernant la propagande en faveur d'une nouvelle méthode, a été décrit et publié spécialement ces derniers temps, même par quelques auteurs catholiques » [18].

Et dans le discours adressé aux membres du Congrès international de psychothérapie clinique, le 15 avril 1953, le Souverain Pontife rappelait que ces normes du Saint-Office « n'ont pas été retirées, ni expressément, ni *via facti* » [19].

Ovila Melançon, C. S. C., *Aumônier*
Sanatorium Notre-Dame-des-Monts,
Sainte-Adèle, P. Q.

17. *Loc. cit.*, pp. 121-122.
18. *Actes de S. S. Pie XI*, t. 7, pp. 323-324.
19. *Doc. Cath.*, 50 (1953) 517.

Le sens des faits

La fille laide

Une fille était laide
Et s'en désespérait :
A ce mal, il n'est,
Comme on sait,
Point de remède.
La pauvre déjà ne voulait plus
Aller à l'école,
N'adressait la parole
A personne et, de refus en refus,
Se retirait du monde
Pour s'enfoncer dans son chagrin.
Un oncle campagnard mit fin
A cette affliction profonde.
« Etre laide, est bien assez... »
Fit-il, en se grattant la tête,
« Pourquoi devenir bête
« Par-dessus le marché ?
« Il se peut qu'au passage
« Un crétin se moque de toi,
« Mais il rira deux fois
« S'il te trouve sauvage...
« Là n'est point le salut :
« Deviens riche ou deviens sage !
« On oubliera ton visage
« Ou toi, du moins, n'y penseras plus... »

Maint existentialiste
Aurait la face moins triste
Si quelqu'oncle paysan
Lui servait de ce bon sens...
Et si l'on préfère morale

Un peu plus médiévale :
En face des maux présents,
Se douloir seulement
N'est pas d'un bon apôtre :
Ce qu'il faut, c'est chasser un clou par l'autre
Et, sans ignorer que le salut vient de Dieu,
Tirer de soi tout ce qu'on peut.

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

L'outil philosophique de l'écrivain canadien

C'est au besoin de parfaire la forme de l'œuvre qu'appartiennent les mots-outils, la syntaxe et le bon assemblage des vocables : mais l'expression n'en est constituée que de moitié. Et il est bien d'usage que l'on accable l'écrivain en rejetant tout blâme sur de seuls moyens mécaniques d'expression. C'est d'usage et c'est courant. Les rares critiques littéraires canadiens ont acquis des tics d'analyse qui risquent fort, le temps aidant et son sous-produit, le découragement, que notre littérature tende à rester bien au dehors d'une connaissance de l'homme.

Est-ce là une responsabilité qui s'engrène aux seuls écrivains et qu'est-il fait pour rejeter le blâme là où il loge ? Puisque l'écrivain crée à même la somme de sa mémoire et de son expérience, il s'ensuit logiquement qu'il fait usage en ces deux éléments réunis, de son observation de l'Homme. C'est sa matière brute. Des actes quotidiens il dégage un comportement. Contre quelle structure doit-il observer, analyser et rendre ce comportement ? Il a besoin d'établir une comparaison. Il a besoin, quoi qu'en pense tel bretteur pseudo-intellectuel de ma connaissance, de s'établir au niveau de la pensée de l'homme, d'ériger là son poste de guet. Que cet homme soit chauffeur de taxi ou sous-secrétaire d'Etat, il démontre un comportement que l'écrivain doit synthétiser. Et c'est peut-être à cet instant précis que l'écrivain canadien est dérouté.

Il peut bien peser l'acte d'homme contre le poids des grandes données de morale ou de logique. Encore que pour l'écrivain canadien cela soit un risque, le thomisme ayant été plus souvent faussé, ou incompris chez nous, qu'enseigné en toute pureté d'intention. (L'on peut bien déduire que saint Thomas a délimité l'épaisseur des vêtements féminins, si l'on est de mauvaise foi. Et pire encore, si cette mauvaise foi s'ignore). Mais supposons que le romancier ait déjà, de son propre chef, rétabli les faits,

qu'il dispose d'une somme philosophique dont tirer sa compréhension de l'homme. Supposons-le, cet écrivain, sainement et sereinement connaissant d'une somme psychologique à l'échelle universelle. Il pourra bien créer des personnages et les laisser vivre, il pourra assembler ainsi une œuvre louable, authentique, raisonnable. Mais à quel moment aura-t-il exprimé non seulement l'homme, mais l'homme du Canada ?

Contre quelle structure philosophique, à l'échelle celle-là des facteurs canadiens, pourra-t-il s'appuyer ? Où trouvera-t-il une formulation acceptable de l'homme canadien ? Devra-t-il, lui-même, procéder par analyses et synthèses et avant même que de déclencher les rouages de son imagination, perdre un temps infini à colliger ce qui aurait dû l'être depuis longtemps ?

Pays de deux races principales, mais *melting-pot* aussi à un niveau fractionnel plus restreint ; complexe géographique en longueur ; côtoiement conscient ou non des attitudes de Port-Royal et de celles du thomisme ; double palier d'un thomisme tronqué ou faussé qui explique bien des générations et surgie récente de noyaux de pur thomisme, déjà « gauchisés », déjà combattus... Mais il y a plus encore, que nul formulaire ne reconnaît : une masse raciale, un groupe humain bien différent de groupes étrangers ; formule de vie à partir de facteurs bien opposés : l'entourage nord-américain anglo-saxon, la pression terrible des facteurs économiques américains ou torontois : la résistance à l'humanisme universel pratiqué inconsciemment chez l'enseignement primaire ; la non-existence d'une fierté intellectuelle chez l'élève primaire (et la non-reconnaissance de sa nécessité) ; et finalement le fardeau d'un catholicisme souvent rigoriste, très lourd, quotidiennement tiraillé par les *mass-communication media* de l'Amérique du Nord qui prônent ce que le primaire canadien-français ne peut se permettre, lui enseigne-t-on au catéchisme, d'accepter.

Ce ne sont là que des facteurs isolés, choisis parmi bien d'autres, qui font de l'homme du Canada un être hybride, difficilement expliqué ou motivé par une philosophie de concept européen, par des barêmes de comportement ne tenant compte d'aucun des facteurs exposés plus haut.

Qu'il s'agisse là d'une étape d'évolution, que la présente requête soit le signe d'une maturité prochaine sinon effective, personne n'en doutera.

Il est un grand besoin d'une pensée canadienne bien formulée, clairement exprimée, mise en place par ceux qui sont autorisés à le faire. Qu'il y ait sujet de controverse et polémiques subséquentes n'infirme pas le besoin, puisque cette argumentation ne sera qu'un signe de vitalité.

Le personnage est la créature de l'écrivain. Il le crée à une image et à une ressemblance, composite ou non. Il lui fait accomplir des actes. Mais nul écrivain ne peut, pour la vérité philosophique, observer tant et si bien qu'il puisse relater les moindres gestes, les moindres acheminements d'un comportement. Du moment de la création, la plupart des actes que l'écrivain fait accomplir par cet être sont d'essence déductive. Or, sans une somme, sans l'existence de points de repères dûments constatés, énoncés, catalogués, notre écrivain canadien se sent perdu. Confiant dans son expression au niveau du langage dans la plupart des cas, il balbutie misérablement dès qu'il tente d'imposer un mode de comportement aux êtres qu'il a créés. Cela expliquerait-il l'absence de grands livres canadiens malgré l'intense inquiétude intellectuelle de nos élites ? N'y aurait-il pas dans ce vide et cette carence la cause première de l'*insignifiance* de certains romans canadiens ?

Il ne s'agit pas d'une solution à brève échéance, d'un effort concerté et systématique, à dessein prochain et à exécution rapide dont nos voisins américains sont friands. Il s'agit simplement de la reconnaissance d'un besoin, de son acceptation, et d'une volonté patiente d'arriver au but. Le problème étant admis et il ne l'était pas sous certaines chaires bien récemment encore, l'optique d'auto-interrogation, l'inquiétude des philosophes comme des philosophants obliquera vers une fin qui sera devenue bien précise. Ici et là l'on fautera d'audace prématurée, mais là comme ailleurs, de cette volonté arrêtée sortira à la mesure du temps et des efforts accomplis justement la première formule canadienne, que l'on vouera aux géhennes et qui sera rapidement rejetée, mais qui sera remplacée en juste temps et selon notre évolution par la première somme rationnelle d'une pensée canadienne.

Nul écrivain canadien ne s'abstiendrait de souscrire à un tel résultat.

Yves Thériault

« Venise sauvée » — « Les Plaideurs » — « Dialogues des Carmélites »

Ce n'est pas une idée, ni une opinion que laisse *Venise sauvée*, mais une impression très forte, bien que difficile à définir.

Les liens de l'intrigue sont assez lâches et certaines scènes semblent de ce point de vue des hors-d'œuvre. Cependant ce n'est pas là qu'il faut chercher l'axe de cette grande pièce : *Venise sauvée* que Morvan Lebesque a tiré de chef-d'œuvre isolé de Thomas Otway est avant tout une imposante fresque dramatique. La regarder à la loupe fausse la

perspective ; l'œil doit s'éloigner de l'objectif pour prendre une vue d'ensemble.

Dans cette optique, l'image domine tout et le souvenir visuel est l'élément le plus précieux à conserver du spectacle. Non que le texte soit sans valeur ; il est au contraire d'un lyrisme souple et juste qui s'adapte à toutes les situations, tantôt très rapide, tantôt très ample, toujours dans une langue impeccable. Mais il semble que l'image littéraire se transforme aussitôt en image scénique et que le spectateur oublie la première au profit de la seconde.

De cette conjuration contre le pouvoir absolu qui fait le tissu principal du drame, on retiendra surtout, par exemple, les figures d'hommes traqués, trompés, hardis, mais au fond indécis et faibles devant la puissance du Doge qui, dans une scène magistrale, leur fait une leçon de révolution propre à leur couper la respiration et celle des spectateurs. Cette scène inattendue et grandiose a une force d'émotion qui s'apparente à celle de la révolte dans le *Christophe Colomb* de Claudel.

On oublie l'habileté diplomatique du vieux Doge et ses réflexions mordantes sur le pouvoir pour ne retenir que le choc de cette rencontre où les révoltés se soumettent, où le maître se révolte, où le destin semble tourbillonner sur le plateau avant de s'y abattre. Cette seule scène, où Jean Gascon (Le Doge) atteint l'un des sommets de sa carrière, vaudrait de voir et de revoir *Venise sauvée*. Mais tout le reste est aussi de première valeur.

D'abord commode, avec ses trois paliers et ses doubles colonnades, le dispositif scénique devient figuratif par le déploiement de rideaux et de tentures : le procédé n'est pas nouveau, mais son utilisation très soignée en fait un facteur d'unité et d'agrément plastique. Le ton neutre du décor met en relief l'agencement des costumes : rien de criard dans les tissus et les couleurs ; mais sobriété n'exclut pas richesse, et le costume du Doge est vraiment somptueux.

A ce plaisir visuel signé Robert Prévost s'ajoute un montage sonore très au point de Gabriel Charpentier. Le son qui enveloppe la salle est plus qu'un élément décoratif : il aide le spectateur à participer à l'action.

La mise en scène épouse l'ampleur et la force du texte, mais reste toujours sobre. L'effet n'est jamais recherché pour lui-même ; c'est le texte qui le provoque.

L'interprétation sert bien la mise en scène. En plus du Doge magistral que campe Jean Gascon, soulignons les réussites marquantes de Dyne Mousse (Aquilina), donnant une note désabusée et dissolue au drame, et de Guy Provost, conjuré aigri par la misère, trop malheureux pour supporter la beauté et le bonheur d'autrui.

Monique Chabot, Claire Richard, Marcel Sabourin, Jacques Godin et François Tassé, nouveaux venus au TNM, impressionnent tous favorablement. Ce sang nouveau prouve que le TNM veut rester jeune : c'est un très bon signe. Seul Guy Hoffman détonne un peu dans un personnage qui devrait être sot et dégoûtant et qu'il fait trop bouffon.

En somme, un spectacle qui remplit ses promesses et dont la hardiesse mérite un grand succès.

* * *

Il peut y avoir contradiction dans l'interprétation des *Plaideurs* de Racine selon le point de vue adopté : critique interne ou externe. D'une part le texte même de la pièce révèle une comédie en alexandrins classiques, dont les caractères sont parodiés sans être bouffons, où les passages susceptibles de provoquer le grand rire sont assez rares, et dont l'ensemble porte plus à la légèreté du ton qu'à la loufoquerie.

D'autre part nous savons que Racine a tiré sa comédie des *Guêpes* d'Aristophane et qu'il la destinait aux comédiens italiens. De plus, l'affabulation du procès pour un petit chien dépasse de loin la légèreté, même si son traitement reste bien poli et ne sort pas des cadres du bon goût propre au XVIIe siècle.

Il va sans dire que l'interprétation classique fondée sur le comique immédiat du texte risquerait de lasser ; Jan Doat et les comédiens du Théâtre-Club ont donc eu raison d'opter pour le style bouffon. Une fois engagés dans cette voie ils ont poussé l'interprétation à la limite, au point même de dépasser la truculence et la spontanéité qu'on imagine aux comédiens italiens.

Qu'arrive-t-il en somme ? Le rythme et la mélodie de l'alexandrin disparaissent, les caractères sont parodiés à l'extrême, l'anachronisme fait loi (pinte de lait, « boîte à lunch », chien mécanique, etc.). Les « gags » ajoutés au texte foisonnent et le ballet vient y faire son tour. Mais rien ne va au hasard, à l'improvisade ; tout a été minutieusement placé et la loufoquerie n'est jamais débridée. Si Racine avait pu être présent, il aurait sans doute concédé que Jan Doat est plus à l'aise dans le genre bouffon que lui-même dans le genre comique.

L'interprétation est fidèle à la conception d'ensemble. Yves Létourneau fait un petit-Jean, goguenard, endormi mais pas endormant et pas bête du tout. Marc Favreau, très souple, n'est pas toujours égal ; il a d'excellents moments, surtout dans ses monologues du procès. Jacques Létourneau est surprenant dans le Juge Dandin : blême et grincheux à souhait, il fait d'une idée fixe un bon fantoche de comédie. Paul Hébert

est plus sobre, mais non moins effectif, en Chicaneau timoré, avare et aveugle. Jacques Galipeau, en comtesse de Pimbesche, s'est fait prendre au piège du travesti ; le comédien trop conscient rend le personnage trop indécis. Monique Lepage, Isabelle plus coquette qu'ingénue, et Benoît Girard, Léandre parfait, font un charmant couple d'amoureux.

Le décor de Jean-Claude Rinfret est ravissant de rouge et de blanc, mais la symétrie de ses lignes bien polies marque un certain désaccord avec l'idée de la mise en scène. L'éclairage et le montage sonore ajoutent au charme du décor : l'introduction (musique, obscurité, aurore, chant du coq) est un bijou de technique. Les costumes donnent dans le sens bouffon, sans être tous bien réussis ; ceux des jeunes premiers, plus classiques, manquent de relief.

Ainsi Jan Doat est parvenu à renflouer *Les Plaideurs*, comme Jean Meyer, d'une toute autre façon, avait renfloué *L'illusion comique* de Corneille, il y a deux ans. Ce n'est pas rassurant pour les œuvres qui semblent ne pas pouvoir se défendre par elles-mêmes. *Les Plaideurs* m'ont fait passer une bonne soirée, mais à la sortie, je me suis interrogé sur leur valeur actuelle. Je serais curieux de voir si *Le menteur* de Corneille ferait meilleure figure.

* * *

Avec les *Dialogues des Carmélites*, Georges Bernanos signe son testament littéraire. Il y reprend en les résumant les grands thèmes de son œuvre : thèmes de la peur, de l'Eglise souffrante prolongeant dans le monde la souffrance du Christ, de la faiblesse et de l'indigence humaines rachetées par la grâce, de l'orgueil qui se brise au mystère des voies divines.

Du point de vue littéraire l'œuvre est marquée du sceau puissant de cette plume audacieuse, conquérante et parfois fulgurante. Mais sur le plan théâtre, le texte pose de sérieux problèmes, car il a été composé en fonction des caméras qui peuvent, par leur mobilité et la proximité des personnages, nous faire pénétrer dans les replis de la conscience, là où se joue le drame que Bernanos nous présente. Le rôle de Blanche, par exemple, suppose plusieurs gros plans muets révélant un état intérieur qu'aucune parole ne peut rendre. Sa figure doit être constamment présente au spectateur : l'image remplacerait ici l'analyse psychologique exposée dans un roman. Il faudrait au théâtre une actrice surhumaine pour rendre toute la portée du personnage.

Une autre difficulté sur le plan théâtral tient au fait que le texte est divisé non pas en actes, mais en séquences dont plusieurs sont très

courtes. Au théâtre on risque de n'y voir qu'un assemblage de pièces détachées ; seule la caméra pourrait en dégager l'enchaînement et le sens symbolique.

Faut-il en conclure que Jean Dalmain, après les metteurs en scène français, a eu tort de monter les *Dialogues* ? Non, car certaines scènes plus longues (mort de la prieure, scènes de groupe) justifient l'aventure théâtrale. Mais pour faire passer les scènes courtes, qui ne sont tout de même pas hors-d'œuvre, il faudrait un théâtre dont les ressources techniques seraient extrêmement souples et variées : plateau tournant, scène à plusieurs paliers, rideaux multiples, éclairage très moderne, amplificateurs stéréophoniques... On pourrait se servir de l'éclairage pour exécuter des transitions très rapides et garder la continuité du climat dramatique.

La scène du Gésu n'a pas ces possibilités et Jean Dalmain n'a pu rendre pleinement justice à l'œuvre, malgré la valeur professionnelle de son travail et plusieurs interprétations de grande classe. L'esprit du metteur en scène n'a pu vaincre totalement les rigidités de la matière.

Trois figures dominent la distribution. Marthe Thierry, la vieille prieure mourante, incarne bien les déchirements du vieux serviteur que Dieu rappelle. Si le public ne *marche* pas en bloc dans l'aveugle violence de cette agonie, c'est lui et non la comédienne qui a tort. Lucie de Vienne, la nouvelle prieure, a la bonhomie et la chaleur qu'il faut à cette paysanne acceptant de gouverner à un moment de crise ; elle se soumet aux desseins mystérieux de Dieu sur sa pauvre personne. Tania Fédor rend bien le caractère noble et fort de Marie de l'Incarnation, celle qui n'a pas l'obéissance facile et dont le courage est un mélange de soumission et d'orgueil.

Marthe Mercure est très sincère en Blanche, mais la nécessité de projection fait perdre de l'intensité au personnage : sa sincérité ne passe pas toujours la rampe.

Il faut féliciter le Théâtre du Rideau Vert d'avoir eu le courage de monter ce spectacle très dangereux. Si la réussite n'est pas complète, l'ensemble est de bonne qualité. Il est regrettable toutefois que l'effort n'ait pas produit du cent pour cent.

Gilles Marsolais

« Situations », nouvelle revue mensuelle

Le groupe des Editions d'Orphée, dont nous avons déjà signalé quelquefois le travail dynamique et fertile dans l'entreprise hasardeuse de l'édition de la jeune poésie de chez nous, lance une revue mensuelle en 1959.

La formule me semble excellente : articles de fond bien tournés et originaux, quoiqu'assez courts ; poèmes d'une veine remarquable ; enquêtes et coups de sonde ; sous un esprit très large qui refuse l'engagement nettement « clan » mais qui favorise l'engagement personnel à fond des collaborateurs ; format commode, présentation soignée, beau travail technique.

En somme, une tentative heureuse, et qui me paraît tout à fait viable : elle saura sans doute atteindre un public efficace, et son action ne pourra être qu'opportune dans la phase complexe que vit actuellement notre jeune poésie et notre jeune intelligensia canadiennes.

Aux Editions d'Orphée, 3811, Saint-André, Montréal, $3.00 par an.

Guy Robert

Les tapisseries de Micheline Beauchemin

Compromis entre le vitrail et la fresque, laines teintes et décorées par des couleurs qui courent du ton blanc le plus neigeux au jaune le plus vindicatif, les tapisseries de mademoiselle Beauchemin — telles qu'elles nous sont apparues dans leur décor réduit de la Galerie Delrue — définissent par leur seule présence une artiste au cœur tout simple, capable d'honneur et d'humilité, amoureuse de la lumière comme on peut l'être d'un vitrail de Chartres (ah ! ces bleus d'outre-mer), préoccupée surtout d'offrir généreusement à l'œil du connaisseur comme à celui du visiteur d'occasion que nous étions, un surplus de joie qu'appelaient des jeux docilement accordés de formes et de lumières, d'ombres et de clartés, effets des longues patiences d'un métier où il est impossible de sauver du temps, preuves non équivoques des plaisirs de la difficulté vaincue.

Micheline Beauchemin, un autre nom à retenir.

Benoît Lacroix, o. p.

Conrad Laforte, bibliographe

Mettre de l'ordre dans 25 000 fiches, grouper, classifier plus de 2 000 chansons types, tenir compte des variantes, comparer les versions sœurs, vérifier les incipits de chacune de ces chansons, mettre de côté les textes trop littéraires ou trop fragmentaires, éviter la confusion des genres et des fonctions, ne jamais perdre de vue l'essentiel qui est de rendre service aux folkloristes et aux historiens, il n'y a qu'un homme d'érudition qui puisse se permettre tant de travail et autant de concentration.

M. Conrad Laforte de l'équipe des Archives de Folklore de l'Université Laval est cet homme d'érudition. Vous en voulez la preuve ? Consultez *Le Catalogue de la chanson folklorique française* (Publication des Archives de Folklorique — Presses Universitaires Laval, Québec. 1958, 399 pages). M. Laforte définit dans une introduction qui est un modèle de clarté et de logique, les principes qui ont guidé son travail. « Une classification ne doit pas chercher des normes ailleurs que dans la plus profonde substance elle-même de la chanson ». Surtout, il convient d'éviter les éléments variables en maintenant toujours l'élément stable au premier plan. Car on peut se servir de la chanson comme on peut se servir des faits historiques : pour l'histoire littéraire, pour des raisons sociologiques, comme preuve d'une certaine mentalité, etc. Pour le folkloriste aux prises avec tant de fiches et de variantes, le titre commun (*souligné* deux fois) devient l'élément stable qui ne trompe jamais celui qui utilise sa bibliographie. Des index de seconde zone, des renvois savamment distribués permettent au profane de se retrouver très vite.

Enfin, comment ne pas s'étonner devant toute cette merveille ? Quand on y songe : plus de 2 000 chansons ! Tant de joie, tant de simplicité à la fois !

Michel Ladurantaye

Chronique des Disques

En premier lieu, je tiens à attirer l'attention sur un disque français : *Six Concerts en Sextuor*, de Jean-Philippe Rameau, interprétés par l'Orchestre de chambre Pierre Menet. Ces six Concerts méritent tout autant que les Brandebourgeois et les Suites de Bach ou les Saisons de Vivaldi de s'inscrire régulièrement à nos programmes, ce qui n'est pas peu dire (*BAM*, LD 046). Distribution au Canada par Ed. Archambault.

Sous le titre de « Spain », dans un album agréablement illustré, on nous offre un disque de musique espagnole. Il s'agit de l'Intermezzo de *Goyescas*, de Granados, de l'Intermezzo et Danse de *La Vida Breve* ainsi que des Danses du *Tricorne*, de Manuel de Falla, de *Navarra* et d'*Iberia* (Fête-Dieu à Séville et Triana), d'Albéniz. Ces œuvres sont jouées à la perfection par l'Orchestre Symphonique de Chicago, sous la direction de Fritz Reiner (RCA Victor, LM 2230).

Voici deux nouvelles versions — d'un grand intérêt, chacune dans son genre — du *Concerto pour piano no 2, en do mineur, opus 18*, de Rachmaninoff. L'une : par Alexandre Brailowsky, avec l'Orchestre Symphonique de San Francisco dirigé par Enrique Jorda (RCA Victor, LM 2259). L'autre : par Benno Moiseiwitsch, avec l'Orchestre Phil-

harmonia dirigé par Hugo Rignold. Ce dernier disque comporte, en outre, le *Moment musical en mi mineur, opus 16, no 4*, et le *Prélude en Sol majeur, opus 32, no 5* (EMI Capitol, G 7145).

Léopold Stokowski, avec l'Orchestre National de la Radiodiffusion Française, exécute brillamment *Iberia*, de Claude Debussy, *Escales*, de Jacques Ibert et *Alborada del Gracioso*, de Maurice Ravel (Capitol, P 8463).

« Kempff plays Brahms » : tel est le titre d'un disque où le pianiste Wilhelm Kempff joue la *Sonate pour piano no 3, en fa mineur, opus 5* et le *Scherzo en mi bémol mineur, opus 4*, de Brahms. Ces œuvres sont parmi les premières du grand compositeur, alors qu'il avait seulement une vingtaine d'années. C'est un très bon enregistrement (Decca, DL 9992).

Voici une nouvelle marque de disques, « Everest », distribués par la Compagnie Compo, de Lachine. Ces disques semblent être de qualité supérieure. En outre, ils présentent spécialement des œuvres rares ou inédites. *La Symphonie no 9, en mi mineur*, de Ralph Vaughan Williams — qui est mort l'an dernier — est exécutée par l'Orchestre Philharmonique de Londres, sous la direction de Sir Adrian Boult (Everest, LP BR 6006).

Léon Fleisher, avec l'Orchestre de Cleveland dirigé par George Szell, joue le *Concerto pour piano no 1, en ré mineur, opus 15*, de Brahms. C'est sûrement le meilleur enregistrement disponible de cette œuvre un peu ingrate, mais émouvante et même grandiose (Epic, LC 3484).

Eugène Istomin, avec l'Orchestre de Philadelphie dirigé par Eugène Ormandy, présente le plus récent enregistrement — et l'un des mieux réussis — du *Concerto « Empereur »* de Beethoven, le *Concerto pour piano no 5, en Mi bémol majeur, opus 73* (Columbia, ML 5318).

Le célèbre chef d'orchestre Bruno Walter, qui avait déjà enregistré la *« Pastorale »* de Beethoven, *Symphonie no 6, en Fa majeur, opus 68*, sur un des tout premiers microsillons (Columbia, ML 4010), nous en donne ici une nouvelle version, à l'âge de 82 ans (Columbia, ML 5284). Et il répète le même exploit pour *l'« Héroïque »* de Beethoven, *Symphonie no 3, en Mi bémol majeur, opus 55*, (Columbia, ML 5320).

Richard Strauss a donné comme sous-titre à son *Don Quichotte*, opus 34 : « Variations fantastiques sur un thème de caractère chevaleresque ». Cette œuvre originale est rendue d'une façon remarquable par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy, avec le violoncelliste Lorne Monroe et l'altiste Harry Zaratzian (Columbia, ML 5292).

Sous le titre de « Beecham Encores », Sir Thomas a enregistré, avec l'Orchestre Philharmonique Royal, Le *Dernier Sommeil de la Vierge*, de Massenet, la Marche du *Coq d'or*, de Rimsky-Korsakov, l'Ouverture et la Marche des *Troyens à Carthage*, de Berlioz, ainsi que la Marche de la *Suite Karelia* et la Musique de scène de *La Tempête*, de Sibelius (Columbia, ML 5321).

Nocturnes (Nuages, Fêtes et Sirènes), de Debussy, et *Ma Mère l'Oye*, de Ravel, sont interprétés par Ernest Ansermet avec l'Orchestre de la Suisse Romande. Il est difficile de trouver un meilleur enregistrement de ces deux œuvres (London, LL 3019).

Dans le domaine des disques à prix réduit, la Compagnie London vient de lancer sur le marché une nouvelle marque, les disques « Richmond ». C'est une véritable aubaine, tant pour le prix lui-même, qui représente environ le tiers du prix habituel, que pour la qualité de l'enregistrement, comme le prouvent les 3 disques suivants. D'abord : la Suite de Ballet de l'Opéra *Le Cid*, de Massenet, et le Ballet *Les Patineurs*, de Meyerbeer, joués par l'Orchestre Symphonique de Londres, sous la direction de Robert Irving (Richmond, B 19025). Ensuite : *Les Sylphides*, de Chopin, et *Divertissement*, de Jacques Ibert, exécutés par l'Orchestre du Conservatoire de Paris, sous la direction de Roger Desormière (Richmond, B 19028). Enfin : *Marches Symphoniques*, comprenant les Marches *« Pomp and Circumstance », nos 1-5*, ainsi que la *Marche Impériale*, d'Elgar, la *Marche du Couronnement*, de Meyerbeer, la *Marche Militaire Française*, de Saint-Saëns, et *l'Entrée des Boyards*, de Halvorsen (Richmond, B 19029).

Dominique VÉRIEUL

L'esprit des livres

Maurice VILLAIN — « Introduction à l'Œcuménisme ». Collection *Eglise vivante*. Ed. Casterman, Tournai, Belgique, 1958. 22 cm. 260 pages.

En raison du Concile œcuménique que S. S. Jean XXIII vient de convoquer, ce livre prend une brûlante actualité. On y trouve : I) Les grandes étapes du mouvement oecuménique ; II) Connaître nos frères séparés ; III) L'Œcuménisme spirituel ; IV) L'Œcuménisme technique. Voilà les quatre grandes parties qui divisent ce volume.

Dans la deuxième partie on trouve des titres qu'il est souverainement opportun de signaler : Approches spirituelles du Protestantisme (p. 79) ; l'Orthodoxie (p. 113). Pour un dialogue efficace, il faut connaître ces approches. A la p. 162, on trouve « *quelques déficiences théologiques à surveiller dans notre comportement catholique* ». Qu'on ne s'étonne pas si un protestant se révolte quand il entend cette doxologie récitée dans une cathédrale de France en la fête de l'Immaculée-Conception : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit et à la Bienheureuse Vierge Marie, dans les siècles des siècles ». Ces élans de piété populaire ne devraient pas venir troubler l'ordre théologique.

En somme un livre qui vient à son heure.

A. L.

J. DAUJAT — « Physique moderne et philosophie traditionnelle ». Collection *Le monde et la foi*. Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 18 cm. 134 pages.

De *Æterni Patri* de Léon XIII à *Humani generis* de Pie XII, tous les papes ont affirmé que l'Eglise revendique et enseigne comme sa philosophie propre la philosophie de saint Thomas d'Aquin. Cela ne veut pas dire que les progrès de la philosophie soient arrêtés à la mort de saint Thomas, pas plus que la chimie à la mort de Lavoisier ou la physiologie à la mort de Claude Bernard.

Malheureusement les physiciens modernes ignorent la philosophie thomiste et la rejettent à priori comme un vieux système lié à une physique périmée et fausse et sont scandalisés par ce qu'ils appellent l'*entêtement* de l'Eglise à maintenir cette philosophie.

L'auteur du présent volume montre qu'il ne peut pas y avoir d'opposition entre deux sciences qui opèrent dans deux domaines différents, et nous fait bien voir que ces deux sciences distinctes peuvent s'éclairer l'un et l'autre et ont tout avantage à se connaître et à collaborer. En effet, la philosophie traditionnelle seule peut nous permettre de saisir la nature, l'objet, la valeur, les limites de la physique moderne alors que cette dernière peut apporter à la philosophie thomiste des enrichissements importants. Tout particulièrement sur l'Hylémorphisme, l'Espace, l'Evolution, le Déterminisme.

Un excellent petit livre riche de substance que tous nos philosophes et savants devraient lire et méditer pour la gloire de la philosophie et de la science.

A. L.

Raoul Auclair — « Les centuries de Nostradamus ». Ed. des Deux-Rives, 13, rue des Saints-Pères, Paris-VI. 19 cm. 246 pages.

Né à Saint-Rémy (Provence) en 1503, décédé en 1566. Nostradamus exprima ses visions en quatrains, mais groupés par centaine, d'où le nom de *centuries.*

La mort du roi Henri II, survenu comme l'avait prévu le divinateur, par simple duel, ne fit qu'accroître son prestige. Ses prédictions assez obscures, pour ne pas être compromettantes, s'éclaircissent quand arrive l'accomplissement de l'Histoire.

Nostradamus fut un catholique sincère, ami des papes et des rois. Ceux qui désirent savoir « de quoi demain sera-t-il fait ? » pourront exercer leur patience dans la lecture du livre. Il est inoffensif pour la foi et les mœurs.

A conseiller à ceux qui ont du temps à perdre.

A. L.

G. Hunermann — « La Croix sur les étendards ». Salvator, Mulhouse, 1958. 22 cm. 320 pages. 4 hors-texte.

De cette Histoire du Royaume de Dieu, l'auteur nous a déjà donné le tome I : *Dans la barque de Pierre.* Aujourd'hui il nous offre le tome II : *La Croix sur les étendards.* C'est l'époque où la croix du Christ brillant sur leurs étendards, les croisés partent à la conquête de la Terre sainte, tandis que dans les monastères ou dans les chaires de cathédrales, de saints personnages prêchent par la parole et par l'exemple la vie chrétienne. Sept siècles d'histoire défilent sous nos yeux dans l'éclat du divin à travers les faiblesses humaines. La légende des *ténèbres* du Moyen Age reçoit ici son coup de mort.

Ce livre saura enthousiasmer le lecteur moyen et l'intéresser autant et plus que le meilleur roman policier. L'auteur possède à fond l'art de vulgariser sans avilir.

A. L.

P. Leppich, S. J. — « Le Christ à Pigalle ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 252 pages.

« L'Evangile ce n'est pas un somnifère, mais bien de la dynamite » écrit l'auteur. Cela seul nous suffit pour comprendre le ton combattif de ce livre. Un homme vit au milieu des hommes et veut leur faire accepter

le message du Christ. D'ailleurs les titres sont assez significatifs : « Le Christ sur les boulevards ». « Le Christ et la télévision », etc... En somme le Christ se penche sur toutes les misères humaines, même sur la fille-mère. On voit que la charité du Sauveur n'a pas de limite.

Louis WEICK, S. J. — « Attisez la flamme ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1958. 19 cm. 240 pages.

Ce nouveau recueil de méditations sacerdotales écrites dans l'esprit de saint Ignace se recommande aux membres du clergé pour leur sanctification personnelle et pour un fructueux ministère.

Cet ouvrage fait preuve d'une rare psychologie et d'une grande expérience religieuse. En publiant ces pages originales par le ton et par leurs aperçus suggestifs, le Père Weilk a rendu un grand service à ses frères dans le sacerdoce qui se feront une joie d'utiliser ce beau livre plein de l'esprit de saint Paul, d'une fraîcheur captivante et de pénétration théologique.

Un livre qui doit avoir sa place sur le prie-Dieu, plus encore que dans la bibliothèque du prêtre d'aujourd'hui.

Mgr Fulton J. SHEEN — « L'Eternel Galiléen ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1958. 19 cm. 152 pages.

Une vie de Jésus-Christ pas comme les autres.

Seul, Mgr Sheen pouvait parler du Christ aux hommes d'aujourd'hui, en mettant en pleine lumière tous *les problèmes que pose au monde moderne l'Evangile du Sauveur.*

C'est toute la personne de l'Homme-Dieu que l'auteur met d'une façon prenante, sous un style si personnel, *à la portée du grand public, croyant ou indifférent.*

Ce beau livre mérite d'être lu par tous. Il rendra les plus grands services comme ouvrage de *lecture spirituelle* ou de *méditation ;* il sera avantageusement utilisé par les *prédicateurs* désireux de présenter d'une façon neuve et attachante, Celui qui a vaincu la mort, Celui qui triomphera, *Eternel Galiléen,* de tous les ennemis du nom chrétien.

G. DE FRANCHEVILLE — « A la recherche du bonheur ». Fides, Montréal, 1958. 22 cm. 182 pages.

Des considérations amicales sur tous les problèmes que les parents sérieux et chrétiens débattent tous les jours. Vie des époux, éducation des enfants, orientation, loisirs, traditions familiales, religion et piété, tout passe sous la lumière bienfaisante de l'intelligence et de la foi.

Un livre tout désigné pour les jeunes foyers.

A. L.

Normand HUDON — « La tête la première ». Ed. de l'Institut littéraire, 470, rue de la Couronne, Québec. 21 cm. 320 pages.

Ces caricatures qui mettent en évidence le trait saillant d'une personnalité à un moment donné du jour ou de la nuit, alors qu'elle pose pour s'imposer, amuseront beaucoup le lecteur. Rien de méchant mais du mordant et les plus « mordus » seront les premiers à en rire. *Castigat ridendo mores.* La préface de Doris Lussier ne manque pas d'originalité. C'est dire qu'elle est très personnelle. « Si la province de Québec est si malade de nos jours, écrit-il, c'est qu'on n'y rit pas assez ». C'est une explication qui ne manque pas de sagesse.

Normand Hudon vient d'entrer au « Devoir » comme caricaturiste où il succède à LaPalme. Nous lui souhaitons le succès dans l'art de blesser sans tuer, ou de blesser pour guérir.

A. L.

Robert RUMILLY — « Histoire de la Province de Québec ». Tome XXX : Camillien Houde. Fides, Montréal, 1958. 19 cm. 256 pages.

Le sous-titre : *Camilien Houde* servira surtout la publicité de ce livre. Pour le reste, on connaît assez le procédé de l'auteur. Cette histoire anecdotique nous livre bien des faits et gestes que la grande Histoire délaisse consciemment. Celle-là, cependant, complète celle-ci.

CLÉMENCE — « Au pays de l'or ». Fides, Montréal, 1959. 23 cm. 64 pages.

Deux matelots abandonnent leur chef dans l'espoir de découvrir en Afrique Noire, une cité mystérieuse aux richesses inimaginables. Mais l'appât du gain va transformer les deux compagnons en ennemis irréconciliables. Du mystère, de l'imprévu, de l'action dans cette merveilleuse aventure qui plaira aux jeunes de 10 à 15 ans.

Paule DAVELUY — « L'été enchanté ». Ed. de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal. 20 cm. 146 pages.

Cette œuvre vient de recevoir le grand prix de l'A.C.E.L.F. pour 1958. Où l'on voit comment une jeune canadienne s'échappe du « Vert paradis des amours enfantines ». Le récit est bien conduit et l'écriture est bonne.

Béatrice CLÉMENT — « Prophète du Très-Haut ». Ed. de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal. 20 cm. 148 pages.

Le fond est historique et l'affabulation n'apparaît que pour donner à la vie de Jean-Baptiste un relief saisissant. A l'adresse des adolescents qui sauront répondre et suivre le sillage du grand prophète.

M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL — « Le rameau de Jesse ». Fides, Montréal, 1958. 22 cm. 124 pages.

Sur un fond d'Evangile, l'auteur bàtit un solide récit des principaux événements de la vie de Jésus. Tout est simple et vivant. Le style est digne tout en restant jeune. Pour mieux faire aimer le Christ aux jeunes, ce livre est tout désigné.

G. CERBELAUD-SALAGNAC — « Maisonneuve ». 24 cm. 96 pages. — « Au temps de Marguerite Bourgeoys ». 24 cm. 80 pages.

Dans la Collection *Les grandes aventures*, Fides nous offre deux vivantes biographies : Maisonneuve et Marguerite Bourgeoys. Evidemment ce sont des récits dramatisés, mais le personnage de fond sur lequel évolue le drame, reste authentique. Il survivra dans la mémoire du lecteur. C'est ce qui importe !

A. L.

G. CERBELAUD-SALAGNAC — « Pierre Radisson ». Fides, Montréal, 1958. 24 cm. 78 pages. — « Mademoiselle de Verchères ». Fides, Montréal, 1958. 24 cm. 96 pages. — « Les Frères Le Moyne relèvent le gant ». Fides, 1958. 24 cm. 96 pages.

Trois grandes figures de notre histoire sont ici étudiées, analysées pour être mises à la portée des jeunes. L'essentiel est mis en relief dans un style palpitant qui soulèvera ses lecteurs. La TV nous a déjà présenté Radisson dans un décor réaliste. Madeleine de Verchères est un grand nom qu'il importe de mieux connaître. Les frères Le Moyne continuent les exploits de Radisson. Des livres que les jeunes et les vieux pourront lire. Ils y trouveront autant de plaisir que dans les meilleurs romans policiers. Félicitations à Fides au nom de ses jeunes lecteurs !

Armand ZAVATTA — « Douze ans dans le paradis soviétique ». Ed. Saint-Paul, Fribourg, Suisse. 18 cm. 120 pages.

Italien de naissance, ce prêtre raconte comment son désir d'aider les catholiques d'Ukraine lui valut d'être fait prisonnier par les communistes et de vivre dix années dans les camps de travaux forcés. « Quel mal avais-je commis ? J'avais appris aux hommes à prier. Je leur avais parlé de Dieu. Oui, j'avais aimé le peuple » (p. 108). Ce récit, sous forme journalistique, des souffrances endurées de 1944 à 1954, confirme tout ce qu'on a écrit sur ce sujet. L'auteur a voulu nous donner son témoignage et il le fait bien sobrement. On le lit avec intérêt et notre sympathie ne fait que s'accroître pour l'Eglise du silence.

A.-M. Bissonnette, O.P.

Marcelle Vérité — « Contes pour tous ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique. 20 cm. 194 pages.

Magnifique volume pour jeunes et moins jeunes. L'auteur possède à merveille l'art de conter. Le volume est divisé en trois parties : *Contes pour les petits, Contes à pattes,* et une série de huit contes où l'héroïne s'appelle Marie. Tous ces contes plaisent en ce qu'ils sont des descriptions animées de plantes, d'oiseaux, d'animaux. C'est un peu du Walt Disney, non plus en images mais en mots colorés et vivants. Lisez ces contes et vous direz comme moi : Marcelle Vérité est une conteuse née.

A.-M. Bissonnette, O. P.

Jerzy Andrzejewski — « La Semaine Sainte ». Ed. Emmanuel Vitte, Paris. 19 cm. 242 pages.

La révolte du Ghetto de Varsovie racontée par un chrétien appartient à la collection *Vent d'Est* qui se propose de faire connaître à l'Occident les valeurs d'une littérature ignorée.

Le *Semaine Sainte* traite de la tragédie du ghetto et des sentiments mêlés de la population polonaise à l'égard des Juifs à l'heure même où ceux-ci, révoltés, sont écrasés par les chars allemands derrière les murs du ghetto. L'auteur s'attaque courageusement au douloureux problème de la coresponsabilité des Polonais dans le massacre des Juifs.

Jean-Claude Dussault — « Sentences d'amour et d'ivresse ». Les Editions d'Orphée, Montréal, 1958. 15 cm. 68 pages non paginées.

Les trente-huit quatrains détachés, à saveur sciemment et volontairement orientale, que nous présente M. Dussault, sont de très originaux compagnons de silence. C'est de la poésie pour des savants, s'il s'agit de la comprendre toute et de l'expliquer. Pour tout poète, s'il s'agit de la goûter. Dans un seul de ses dialogues le long hiver des méthodologies et des techniques a vu fondre jusqu'au fond l'épaisseur de ses glaces.

A.-M. Monette, O. P.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 75 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 :
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »